





700
300
500
650
250
850
350
250
550
500
200

4600
3

13.800 | 1800
3.4 | 6

4600
39

41400

4600
3

| 1800

ŒUVRES

DE

M. GRESSET.

TOME PREMIER.



par la Corbleu! que les Nonnes sont Folles !......

ŒUVRES

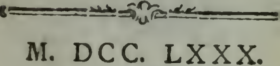
DE

M. GRESSET.

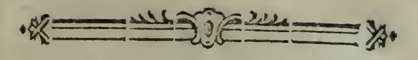
TOME PREMIER.



A LONDRES.



M. DCC. LXXX.



ÉPITRE

A L'AUTEUR.

Sur le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon diſciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt-là que le galand Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du ſacré Vallon
Eſt loin des glaces de ***,
Des fréquens éclairs de V***,
Et des volcans de V***
On craint dans ce réduit paiſible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre ſon hommage,
Mais c'eſt dans le ſimple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfere un payſage
Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & ſage,
De Rubens & de Raphaël.

2V. O.R.

La voix d'une aimable Bergere,
Unie au ſon d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'eſt-là que les Grâces naïves
Qu'on vit régner au ſiecle d'or,
Ceſſent du moins d'être captives,
Et peuvent ſe montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Fineſſe d'eſprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage;
Il obſcurcit le ſentiment.
Ce n'eſt qu'à la ſimple Nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus ſavante impoſture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnaſſe
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et ſous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs,
Croyant ſuivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus ſurchargés de fleurs:
Ces fleurs n'étoient point naturelles,
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pu des ſentinelles
Corrompre la naïveté.

Enfin GRESSET vient de paroître,
Nouveau Céſar dans ce jour ;
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'eſt pour lui que l'œuvre d'un jour.
Grâces, Amours, à ce ſpectacle,
On crut revoir Anacréon :
C'eſt ſon air, ſon ſtyle, ſon ton,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon,
Qui ſe plaiſoit au parallelle,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare & Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux ;
Cher favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raiſon,
Forme mon goût ſur ta maniere,
Tes expreſſions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs,
Sans en accabler la matiere.
Du moins, l'Editeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilége
De trouver l'atelier ouvert,
Non pour qu'une main ſacrilége

Oſe y prophaner ton pinceau,
Mais pour le former à connoître
Tous les deſſins d'un ſi grand Maître,
Et les premiers traits du vrai beau.





VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les Graces ſolitaires
Brillent ſans fard, & regnent ſans fierté ;
Vous, dont l'eſprit né pour la vérité,
Sait allier à des vertus auſteres
Le goût, les ris, l'aimable liberté ;
Puiſqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiſeau la touchante diſgrace,
Soyez ma Muſe, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces ſons intéreſſans,
Ces tendres ſons que forma votre lyre,

Lorſque Sultane (*), au printemps de ſes jours,
Fut enlevée à vos triſtes amours,
Et deſcendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illuſtres malheurs
Peuvent auſſi ſe promettre vos pleurs.
Sur ſa vertu par le ſort traverſée,
Sur ſon voyage & ſes longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyſſée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs :
On auroit pu, des Fables ſurannées,
Reſſuſciter les Diables & les Dieux,
Des faits d'un mois, occuper une année,
Et, ſur des tons d'un ſublime ennuyeux,
Pſalmodier la cauſe infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée :
Non moins dévot, plus malheureux que lui ;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muſes ſont des Abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un ſujet,
Vôle bientôt ſur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puiſé ces maximes ;
Puiſſent vos loix ſe lire dans mes rimes !
Si, trop ſincere, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les myſteres ſecrets,
L'art des parloirs, la ſcience des grilles,

(*) *Eſpagneule.*

Les graves riens, les myſtiques vétilles ;
Votre enjoûment me paſſera ces traits ;
Votre raiſon, exempte de foibleſſes,
Sait vous ſauver ces fades politeſſes ;
Sur votre eſprit, ſoumis au ſeul devoir,
L'illuſion n'eut jamais de pouvoir :
Vous ſavez trop qu'un front que l'art déguiſe,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchiſe.
Si la vertu ſe montroit aux mortels,
Ce ne ſeroit, ni par l'art des grimaces,
Ni ſous des traits farouches & cruels ;
Mais ſous votre air, ou ſous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint Auteur de ſcience profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Très-rarement en devient-on meilleur :
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos Lares,
Et conſerver, paiſibles Caſaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares :
Sans quoi, le cœur victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux deſtin du Héros que je chante,
En éterniſe une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, atteſteront mes Vers.
A Nevers donc, chez les Viſitandines,
Vivoit n'a guere un Perroquet fameux,

A qui ſon art & ſon cœur généreux,
Ses vertus même & ſes graces badines,
Auroient dû faire un ſort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du perſonnage)
Tranſplanté là , de l'Indien rivage ,
Fut , jeune encor , ne ſachant rien de rien ,
Au ſuſdit Cloître enfermé pour ſon bien.
Il étoit beau , brillant , leſte & volage,
Aimable & franc comme on l'eſt au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent ;
Bref , digne Oiſeau d'une ſi ſainte cage,
Par ſon caquet digne d'être en couvent.
 Pas n'eſt beſoin , je penſe, de décrire
Les ſoins des Sœurs , des Nonnes , c'eſt tout dire,
Et chaque Mere , après ſon Directeur ,
N'aimoit rien tant ; même dans plus d'un cœur,
Ainſi l'écrit un Chroniqueur ſincere ,
Souvent l'Oiſeau l'emporta ſur le Pere.
Il partageoit , dans ce paiſible lieu ,
Tous les ſirops dont le cher Pere en Dieu ,
Grace aux bienfaits des Nonnettes ſucrées,
Reconfortoit ſes entrailles ſacrées.
Objet permis à leur oiſif amour ,
VER-VERT étoit l'ame de ce ſéjour ;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes ,
Des jeunes cœurs jalouſes ſurveillantes ,
Il étoit cher à toute la maiſon.
N'étant encor dans l'âge de raiſon ,

Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire ;
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux ;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler ;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent
Qu'une Novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictoit à quatre, en styles différens.
Admis par-tout, si l'on en croit l'Histoire,
L'Amant chéri mangeoit au Réfectoire ;
Là, tout s'offroit à ses friands désirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bombons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines ;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir :
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire ;

Là, de cellule il avoit à choisir ;
Heureuse encor, trop heureuse la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !
Très-rarement les antiques Discrettes
Logeoient l'Oiseau ; des Novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût ;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune Anachorette
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus
Il reposoit sur la boëte aux Agnus :
A son réveil, de la fraîche Nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, & je le dis tout bas ;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles ;
Ainsi qu'il est pour le monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres Amours,
Essaim qui sait franchir grilles & tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flotrante ;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir,

Ceci ſoit dit, entre nous, en ſilence :
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce ſéjour de l'oiſive indolence,
VER-VERT vivoit ſans ennui, ſans travaux,
Dans tous les cœurs il régnoit ſans partage,
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux ;
Quatre ſerins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépériſſoient d'envie & de langueur.
Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ſes mœurs ;
Qu'un temps viendroit, temps de crime & d'alarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne ſeroit plus qu'un triſte objet d'horreurs ?
Arrête, Muſe, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aſpect de ſes malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.



CHANT SECOND.

ON juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiſeau diſert; hormis dans les repas,
Tel qu'une None, il ne déparloit pas:
Bien il eſt vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en ſavoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du ſiecle a rendu trop coquets;
Et qui, ſifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne diſoit onc un immodeſte mot:
Mais en revanche il ſavoit des cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques myſtiques,
Il diſoit bien ſon *Benedicite*,
Et *notre Mere* & *votre Charité*;
Il ſavoit même un peu de Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque:
Il avoit eu, dans ce docte manoir,
Tous les ſecours qui menent au ſavoir.
Il étoit là maintes filles ſavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.

Inſtruit,

Inftruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Eleve égala fes Régentes ;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieufe lenteur,
Les faints foupirs, les notes languiffantes
Du chant des Sœurs, colombes gémiffantes,
Finalement, VER-VERT favoit par cœur
Tout ce que fait une Mere de Chœur.
Trop refferré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin fe fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jufqu'au foir,
Il n'étoit bruit que des fcenes mignones
Du Perroquet des bienheureufes Nonnes ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir :
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oifeau : d'abord, aux fpectateurs
Elle en faifoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite ;
On oublioit fes attraits enchanteurs,
Dès que fa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de faintes gentilleffes,
Que lui dictoient les plus jeunes Profeffes,
L'illuftre Oifeau commençoit fon récit ;
A chaque inftant de nouvelles fineffes,
Des charmes neufs varioient fon débit :

Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout ſon Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit ſa mémoire;
Lui, cependant, ſtylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modeſtement.
Quand il avoit débité ſa ſcience,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air ſanctifié,
Et laiſſoit là ſon monde édifié.
Il n'avoit dit que des phraſes gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médiſance, & tels propos de filles
Que par haſard on apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
  Ainſi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en ſaint, en ſage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, ſavant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civiliſé, muſqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
  Mais vint ce temps d'affligeante mémoire
Ce temps critique où s'éclipſe ſa gloire.
O crime! O honte! O cruel ſouvenir!

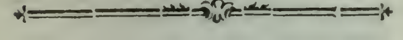
Fatal voyage aux yeux de l'avenir !
Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire ?
Ah, qu'un grand nom eſt un bien dangereux
Un ſort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire ;
Trop de talens, trop de ſuccès flatteurs
Traînent ſouvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes proüeſſes brillantes
Ne furent point bornés à ces climats ;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire juſqu'à Nantes.
Là, comme on ſait, la Viſitation
A ſon bercail de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation
A tout ſavoir ne ſont pas les dernieres ;
Par quoi bientôt, apprenant des premieres
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté,
Deſir leur vint d'en voir la vérité.
Deſir de fille eſt un feu qui dévore,
Deſir de Nonne eſt cent fois pis encore.
Déja les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiſeau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiſeau plein d'attraits,
Soit, pour un temps, amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui même il puiſſe y jouir de ſa gloire,
Et ſe prêter à de tendres ſouhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponſe ?
Dans douze jours : quel ſiecle juſques-là !
Lettre ſur lettre, & nouvelle ſemonce,
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Epître.
Grave ſujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O ciel, plutôt la mort !
Dans ces tombeaux, ſous ces tours iſolées,
Que ferons-nous, ſi ce cher Oiſeau ſort ?
Ainſi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de ſon loiſir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaiſir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre choſe
Que cette troupe étroitement encloſe,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oiſeau manquoit,
Eût, pour le moins un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Meres aſſiſtantes,
De ce Sénat antiques Préſidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupile charmant
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obſtiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes ;
Ainſi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce bill des Miladys de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand déſordre :
Quel ſacrifice ! Y peut-on conſentir ?
Eſt-il donc vrai, dit la Sœur Séraphine ;

Quoi, nous vivons, & VER-VERT va partir!
D'une autre part, la Mere Sacriſtine
Trois fois pâlit, ſoupire quatre fois,
Pleure, frémit, ſe pâme, perd la voix;
Tout eſt en deuil. Je ne ſais quel préſage,
D'un noir crayon, leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des ſonges, pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'inſtant funeſte arrive;
Jà, tout eſt prêt ſur la fatale rive;
Il faut enfin ſe réſoudre aux adieux,
Et commencer une abſence cruelle:
Jà, chaque Sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baiſers au ſortir de ces lieux
Reçut VER-VERT! Quelles tendres alarmes!
On ſe l'arrache, on le baigne de larmes:
Plus il eſt près de quitter ce ſéjour,
Plus on lui trouve & d'eſprit & de charmes;
Enfin, pourtant, il a paſſé le Tour,
Du Monaſtere, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole ou l'honneur t'appelle,
Reviens charmant, reviens toujours fidele;
Que les zéphyrs te portent ſur les flots,
Tandis qu'ici, dans un triſte repos,
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, & jamais conſolée;
Pars, cher VER-VERT, &, dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'aîné des Amours.

Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,
Qui, pour diftraire & charmer fa langueur,
Entre deux draps avoit à la fourdine,
Très-fouvent fait l'oraifon dans Racine,
Et qui, fans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, fuivi l'Oifeau parleur.
Mais c'en eft fait, on embarque le drôle,
Jufqu'à préfent vertueux, ingénu,
Jufqu'à préfent modefte en fa parole:
Puiffe fon cœur, conftamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter fa vertu!
Quoi qu'il en foit, déja la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent fouffle, on part, on eft parti.





CHANT TROISIEME.

LA même Nef légere & vagabonde
Qui voituroit le ſaint Oiſeau ſur l'onde,
Portoit auſſi deux Nymphes, trois Dragons,
Une Nourrice, un Moine, deux Gaſcons :
Pour un Enfant qui ſort du Monaſtere,
C'étoit écheoir en dignes compagnons !
Auſſi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangere ;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.
L'Oiſeau ſurpris n'entendoit point leur ſtyle ;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraiſons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces Veſtales,
Mais de gros mots, & non des plus Chrétiens ;
Car les Dragons, race aſſez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte :
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du vin ;
Puis les Gaſcons & les trois Perronnelles
Y concertoient ſur des tons de ruelles ;
De leur côté les Bateliers juroient,
Rimoient en dieu, blaſphêmoient & ſacroient :
Leur voix ſtylée aux tons mâles & fermes,

Articuloit ſans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarraſſé,
VER-VERT gardoit un ſilence forcé ;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſavoit que penſer & que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire cauſer le Perroquet rêveur ;
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogea le beau mélancolique ;
L'Oiſeau bénin prend ſon air de douceur,
Et vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pédant répond : *Ave*, *ma Sœur :*
A cet *Ave*, jugez ſi l'on dut rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre ſire ;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Comprit en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il feroit mal mené des commeres,
S'il ne parloit la langue des confreres :
Son cœur né fier, & qui, juſqu'à ce temps,
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder ſa modeſte conſtance
Dans cet aſſaut de mépris flétriſſans ;
A cet inſtant, en perdant patience,
VER-VERT perdit ſa premiere innocence.
Dès-lors ingrat, en ſoi-même il maudit
Les cheres Sœurs ſes premieres maîtreſſes,
Qui n'avoient pas ſu mettre en ſon eſprit
Du beau François les brillantes fineſſes,
Les ſons nerveux & les délicateſſes.

A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête ;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de Nonne.
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte il sut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier :
Il démentit les célebres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés. Il fut un scélérat
Profès d'abord, & sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mor..!* VER-VERT faisoit l'écho :
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier & content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur,
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :

Faut-il qu'ainſi l'exemple ſéducteur,
Du Ciel au Diable, emporte un jeune cœur !
Pendant ces jours, durant ces triſtes ſcènes,
Que faiſiez-vous dans vos Cloîtres déſerts,
Chaſtes Iris du Couvent de Nevers ?
Sans doute, hélas ! vous faiſiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, ſoumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faiſoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monaſtere
Etoit d'ennuis triſtement obſédé;
La grille étoit dans un deuil ſolitaire,
Et le ſilence étoit preſque gardé.
Ceſſez vos vœux, VER-VERT n'en eſt plus digne;
VER-VERT n'eſt plus cet Oiſeau révérend,
Ce Perroquet d'une humeur ſi bénigne,
Ce cœur ſi pur, cet eſprit ſi fervent;
Vous le dirai-je ? il n'eſt plus qu'un brigand,
Lâche apoſtat blaſphémateur inſigne;
Les vents légers, & les Nymphes des eaux
Ont moiſſonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point ſa ſcience infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y penſez plus : l'infâme a, ſans pudeur,
Proſtitué ſes talens & ſon cœur.
Déja pourtant on approche de Nantes,
Où languiſſoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs deſirs le jour trop tard naiſſoit,

Des cieux trop tôt le jour difparoiffoit.
Dans ces ennuis, l'efpérance flatteufe,
A nous tromper toujours ingénieufe,
Leur promettoit un efprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des fentimens, un mérite achevé;
Mais ô douleur! O vaine & fauffe attente!
La Nef arrive, & l'équipage en fort.
Une Touriere étoit affife au port.
Dès le départ de la premiere lettre,
Là, chaque jour, elle venoit fe mettre;
Ses yeux errans fur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaiffeau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oifeau madré la connut à la mine,
A fon œil prude, ouvert en tapinois,
A fa grand'coëffe, à fa fine étamine,
A fes gants blancs, à fa mourante voix,
Et, mieux encore, à fa petite Croix:
Il en frémit, & même il eft croyable,
Qu'en militaire il la donnoit au diable;
Trop mieux aimant fuivre quelque dragon,
Dont il favoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La Révérence & les Cérémonies:
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte détefté.
Malgré fes cris, la Touriere l'emporte:

Il la mordoit, dit-on, de bonne ſorte,
Chemin faiſant ; les uns diſent au cou ;
D'autres au bras : on ne ſait pas bien où ;
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non ſans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmene ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au Chœur :
On quitte tout, on court, on a des aîles :
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles même, au marcher ſymmétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit ; & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.



CHANT IV.

CHANT QUATRIEME.

On voit enfin, on ne peut ſe repaître
Aſſez les yeux des beautés de l'Oiſeau :
C'étoit raiſon, car le frippon pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau :
Cet œil guerrier, & cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu ! que ſur le front d'un traître,
Brillent ainſi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on diſtinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il raſſemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble ;
En entendant cet eſſaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner :
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme,
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un ſcandale à la Communauté.
En ſecond lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguſte, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin,
Pour premiers mots, & pour toute réponſe,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,

Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par-là corbleu ! que les Nones ſont folles !
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint-Auguſtin,
D'un air ſacré, voulant le faire taire,
Et lui diſant : Fi donc, mon très-cher Frere !
Le très-cher Frere, indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jeſus ! Il eſt ſorcier, ma Mere,
Reprend la Sœur ; Juſte Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'eſt donc là ce Perroquet divin ?
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Grève,
L'apoſtropha d'un *La peſte te creve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut ſon paquet ;
Turlupinant les jeunes précieuſes,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné ſur les vieilles grondeuſes,
Il bafoüoit leur ſermon nazillard :
Ce fut bien pis, quand, d'un ton de Corſaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit ſu rapporter des bateaux ;
Jurant, ſacrant d'une voix diſſolue,
Faiſant paſſer tout l'enfer en revue,
Les B. les F. voltigeoient ſur ſon bec.

Les jennes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu !... mor...! mille pipes de diables !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les Nonnettes fans voix
Font, en fuyant, mille fignes de Croix :
Toutes penfant être à la fin du monde,
Courent en pofte aux caves du Couvent;
Et fur fon nez la Mere Cunégonde
Se laiffant cheoir, perd fa derniere dent.
Ouvrant à peine un fépulchral organe :
Pere Eternel ! dit la Sœur Bibiane,
Miféricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet Antechrift, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle confcience
Peut-il ainfi jurer comme un damné ?
Eft-ce donc-là l'efprit & la fcience
De ce VER-VERT fi chéri, fi prôné ?
Qu'il foit banni, qu'il foit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur Ecoute,
Quelles horreurs ! chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t on ce langage pervers ?
Quoi ! c'eft ainfi qu'on forme la jeuneffe !
Quel hérétique ! O divine fageffe !
Qu'il n'entre point; avec ce Lucifer,
En garnifon nous aurions tout l'enfer.
Conclufion. VER-VERT eft mis en cage;
On fe réfout, fans tarder davantage,
A renvoyer le parleur fcandaleux.
Le pélerin ne demandoit pas mieux :

Il eſt proſcrit, déclaré déteſtable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des ſaintes Sœurs: toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût ſi dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de ſon âge,
Et qu'il portât, ſous un ſi beau plumage,
La fiere humeur d'un eſcroc achevé,
L'air d'un payen, le cœur d'un réprouvé!
Il part enfin, porté par la Touriere,
Mais ſans la mordre en retournant au port;
Une cabanne emporte le compere,
Et, ſans regret, il fuit ce triſte bord.
De ſes malheurs telle fut l'Iliade.
Quel déſeſpoir, lorſqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille ſérénade,
Pareil ſcandale en ſon premier ſéjour!
Que réſoudront nos Sœurs inconſolables?
Les yeux en pleurs, les ſens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au diſcrétoire entrent neuf Vénérables;
Figurez-vous neuf ſiecles aſſemblés.
Là, ſans eſpoir d'aucun heureux ſuffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans ſa cage,
VER-VERT paroît ſans gloire & ſans appui.
On eſt aux voix; déja deux des Sybilles,
En billets noirs ont crayonné ſa mort;

Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent, qu'en proie à ſon malheureux ſort,
On le renvoie au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane :
Mais, de concert, les cinq dernieres voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abſtinence,
Trois de retraite, & quatre de ſilence ;
Jardins, toilette, alcoves & biſcuits,
Pendant ce temps lui ſeront interdits.
Ce n'eſt point tout ; pour comble de miſere,
On lui choiſit pour garde, pour géoliere,
Pour entretien, l'Alecton du Couvent,
Une Converſe, infante douairiere ;
Singe voilé, ſquelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les ſoins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loiſirs ſouvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air ſenſible,
De ſon exil ſuſpendoient les rigueurs.
Sœur Roſalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des prâlines ;
Mais, dans les fers, loin d'un libre deſtin,
Tous les bonbons ne ſont que chicotin.
Couvert de honte, inſtruit par l'infortune,
Ou las de voir ſa compagne importune,
L'Oiſeau contrit ſe reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine ;
Et pleinement remis à l'uniſſon

Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux Divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégresse :
Tous ces instans, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? Hélas ! O plaisirs infideles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Café parfait, chansons, course légere,
Tumulte aimable & liberté pléniere,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs ;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs, ô largesse indiscrette !
Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernieres.
Vénus enfin, lui fermant les paupieres,

Dans l'Elyſée, & les ſacrés boſquets,
Le mene au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illuſtre mort
Fut regretté ! La Sœur dépoſitaire
En compoſa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'hiſtoire de ſon ſort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une ſeconde vie
Par les couleurs & par la broderie ;
Et la douleur, travaillant à ſon tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funebres
Que l'Hélicon rend aux Oiſeaux célebres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mauſole nouveau ;
Là, par la main des tendres Artémiſes,
En lettres d'or ces rimes furent miſes
Sur un porphyre environné de fleurs ;
En les liſant on ſent naître ſes pleurs.

Novices, qui venez cauſer dans ces bocages
A l'inſu de nos graves Sœurs,
Un inſtant, s'il ſe peut, ſuſpendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taiſez ; ſi c'eſt trop vous contraindre,

Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous inſtruira de nos tendres douleurs ;
Ci gît, VER-VERT, *Ci giſſent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma gloſe
En peu de mots) que l'ombre de l'Oiſeau
Ne loge plus dans le ſuſdit tombeau ;
Que ſon eſprit dans les Nonnes repoſe,
Et qu'en tout temps, par la Métempſycoſe,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Tranſportera ſon ame & ſon caquet.



VERS

ADRESSÉS

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE

DE LUÇON.

Vous dont l'esprit héréditaire,
Et par les graces même orné,
Aux talens d'un illustre pere
Joint l'agrément de SEVIGNE';
Vous dont le tendre caractere
Sait unir par d'aimables nœuds
A l'avantage d'être heureux
Le plaisir délicat d'en faire;
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muse ressuscitée,
De vos soins généreux, de vous même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'autel des Grands,
Recevez le premier encens.
Protéger Euterpe & Minerve,
Parmi les noms fameux que Clio nous conserve
Ses fastes en comptent plus d'un:

Mais être au bord de l'Hypocrene,
Assis entre les Rois amis de Melpomene,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux,
Horace à la fois & Mécene,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'éloge commence à vous.



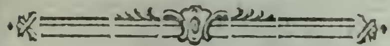
ADIEUX AUX JÉSUITES.

A Monſieur l'Abbé MARQUET.

LA prophétie eſt accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi,
La métamorphoſe eſt finie,
Et mes jours enfin ſont à moi.
Victime, tu le ſais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau ſur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel...
Nos goûts ſont nos deſtins, l'aſtre de ma naiſ-ſance
Fut la paiſible Liberté;
Pouvois-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépen-dance,
Devois-je plus long-temps ſouffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en eſt fait; à mon ſort ma raiſon me ramene:
Mais, ami, t'avoûrai-je un tendre ſentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra ſans peine?
Oui, même en la briſant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me ſuis vu libre qu'en ſoupirant:
Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et ſi dans leurs foyers déſormais je n'habite,

Mon cœur me ſurvit auprès d'eux,
Car ne les crois pas tels que la main de l'Envie
Les peint à des yeux prévenus :
Si tu ne les connois que ſur ce qu'en publie
La ténébreuſe Calomnie,
Ils te ſont encore inconnus.
Lis, & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus :
Qu'il m'eſt doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte & l'eſpoir ſont exclus !
A leur ſort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des eſprits vrais, des cœurs incorruptibles ;
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux inſenſibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et ſouvent bienfaiteurs paiſibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop eſtimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine inſenſée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux :
Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma penſée,
C'eſt ainſi qu'en partant je leur fais mes adieux.

LE



LE CARÊME

IN-PROMPTU.

Sous un ciel toujours rigoureux,
Au ſein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il eſt une Iſle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié ſauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reſte du monde,
Semblent ne connoître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement ſur ces bords;
On n'y ſait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui ſe paſſe ſur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui ſont les vivans & les morts.
De cette étrange réſidence
Le Curé, ſans trop d'embarras,
Enſeveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,

Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle,
Il est regardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagere,
Et que j'outre le caractere.
» Quelle apparence, dira-t-on ?
» Quelle Isle assez abandonnée
» Ignore le temps de l'année ?
» Non, ce trait ne peut être bon
» Que dans une Isle imaginée
» Par le fabuleux Robinson ».
De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule :
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite,
Vieux Papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *Guid'ânes* ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ses Antiennes
Et régler ses petits Etats.
Il reconnut sa négligence;

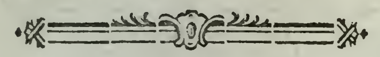
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France ;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents,
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans Calendrier ?
Comment placer les jours de Fête,
Comment les différencier ?
Dans une pareille méprise
Quelqu'autre Curé plus savant
N'auroit pu régir son Eglise ;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux périls du moite Elément :
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre assurément,
Chérissoit trop son existence ;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,

Dégoïsoit Pseaumes & Leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son assistance Chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées :
Il crut cet avis selon Dieu,
Ce fut celui de son Vicaire,
De Javotte sa ménagere,
Et de son Magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon régnoit toujours :
Du Printemps avec patience,

Attendant le prochain retour,
Et ſur l'annuelle abſtinence,
Prétendant cauſe d'ignorance,
Ou bonnement & ſans détour,
Par faute de réminiſcence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit ſur la conſcience
Un chapon de ſa baſſe-cour.
Cependant, pourſuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers Catholique
Etendoit ſes auſteres loix:
L'Iſle ſeule, grace au bon-homme,
A l'abri des ſtatuts de Rome,
Voyoit ſes libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce temps:
De vrai, ce n'étoit fine chere;
Mais cependant chaque inſulaire,
Mi-Payſan & mi-Bourgeois,
Pouvoit parer ſon ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytere,
Tous dans cette erreur ſalutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin, pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'inſtruire nos impénitens,

Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printemps;
C'étoit lui qui, par ſtratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faiſant,
Leur eſcamoter un Carême,
Pour ſe divertir en paſſant.
Le calme rétabli ſur l'onde,
Mon Curé, ſelon ſon ſerment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque ſans retardement;
S'étant bien leſté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion;
Car de la ſainte quarantaine
Déja la cinquieme ſemaine
Venoit de commencer ſon cours.)
Il vient : il trouve avec ſurpriſe
Que dans l'Empire de l'Egliſe
Pâques revenoit dans dix jours.
» Dieu ſoit loué! prenons courage,
» Dit-il, enfonçant ſon caſtor.
» Grace au Seigneur, notre voyage
» Se trouve fait à temps encor,
» Pour pouvoir, dans mon hermitage,
» Féter Pâque ſelon l'uſage. »
Content, il rentre ſur ſon bord;
Après avoir fait ſes emplettes
Et d'almanachs & de lunettes;

Il part, il arrive à bon port
Dans ſes ſolitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zele extrême,
Il notifie à ſes Vaſſaux
La date de notre Carême.
» Mais, pourſuit-il, j'ai mon ſyſtême,
» Mes freres, nous n'y perdrons rien,
» Et nous le ratrapperons bien :
» D'abord, avant notre abſtinence,
» Pour garder l'uſage ancien,
» Et bien remplir toute obſervance,
» Le Mardi gras ſera Mardi,
» Le jour des Cendres, Mercredi ;
» Suivront trois jours de pénitence,
» Dans toute l'Iſle on jeûnera ;
» Et Dimanche unis à l'Egliſe,
» Sans plus craindre aucune mépriſe,
» Nous chanterons l'*Alleluia* »,



LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

De mes Ecrits, aimable confident,
Cher SEGONZAC, ma Muſe ſolitaire,
De ſes ennuis briſant la chaîne auſtere,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en ſouviens, lorſqu'un ſort plus charmant
Nous uniſſoit ſur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours eſt l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naiſſance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon ferment;
A dire vrai, cette moderne Hiſtoire
Eſt un peu folle, il en faut convenir.
Eſt-ce un défaut ? Non, ſi c'eſt un plaiſir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi ! la ſageſſe eſt-elle de ſaiſon ?
Un trait comique, une vive ſaillie,

Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide Oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévere
Adoucira ces grotesques portraits ;
Et les voilant d'une gaze légere,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : Honni qui mal y pense !
Attention : j'ai toussé ; je commence.
Non loin des bords du Cher & de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux Bourg dont l'Eglise sans vitres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres ;
Là, ne sont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude & libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies
Qui du Champagne onc ne furent rougiet,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & sans triples mentons ;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre Enfans de chœur.
Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez Dame Barbe : elle leur sert de mere
Et de soutien ; le public est leur pere.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,

Que Dame Barbe eſt une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairiere,
Qui, dès ſeize ans, d'un ſiecle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre ſa vertu
Mieux à couvert des Mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines;
D'abord ſervante: enſuite, adroitement
Elle parvint juſqu'au gouvernement:
Déja trois fois elle a vu dans l'Egliſe
De pere en fils chaque charge tranſmiſe.
Barbe, en un mot, au Chapitre ſuſdit,
De race en race a gardé ſon crédit.
Or, chez ladite, arriva notre hiſtoire
En Juin dernier; l'aventure eſt notoire.
Par cas fortuit, l'Enfant de chœur Lucas
Avoit uſé l'étui des pays-bas:
Vous m'entendez, ſa culotte trop mûre
Le trahiſſoit par mainte découpure;
Déja la breche augmentant tous les jours,
Démanteloit la place & les fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit; mais que faire!
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chere;
D'une autre part le Chapitre étoit gueux;
Et puis d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un Auteur anonyme,
Ne connoiſſant parens ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce ſtérile lieu,
Pour ſe chauffer, que la grace de Dieu.
Il languiſſoit dans une triſte attente,

Gardant la chambre, & rarement debout :
Enfin, pourtant, l'habile Gouvernante
Sut lui forger une armure décente,
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Néceſſité tire parti de tout ;
Néceſſité d'Induſtrie eſt la mere.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample & poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le Lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique,
Formoient le corps de ce grimoire antique :
De ces feuillets de la craſſe endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit ſans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages ;
Elle en prend quatre, & les coud proprement
Pour relier un volume vivant :
Mais le haſard voulut que l'ouvriere,
Très-peu ſavante en pareille matiere,
Dans les feuillets qu'elle prit ſans façon,
Prît juſtement la meſſe du Patron.
L'ouvrage fait, elle en coëffe à la diable
L'humanité du petit miſérable :
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les inſultes du vent.
Or, cependant, arrive la Saint Brice,
Fête du lieu, Fête du grand Office ;
Le Maître-Chantre, Intendant du Lutrin,
Vient au grand livre, il cherche, mais en vain ;

A feuilleter il perd & temps & peines :
Il jure, il facre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les Antiennes ;
Mais par bonheur, dans ce trifte embarras,
Ses yeux diftraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le favoir portoit l'Office en croupe :
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous fes verfets fur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait fon rapport au Chapitre ;
On délibere, on décide foudain
Que le Marmot, braqué fur le Pupitre,
Y fervira de livre & de Lutrin.
Sur cet arrêt, on le ftyle au fervice ;
En quatre tours il apprend l'exercice ;
Déja d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'Aigle du pivot ;
A livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement pourfuit ce chant fallot,
Concert grotefque & digne de Callot.
Tout alloit bien jufques à l'Evangile :
Ferme, & plus fier qu'un Sénateur Romain,
Lucas tenant fa façade immobile,
Avec fuccès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le fenfible Lutrin.
D'abord il fouffre, il fe fait violence,

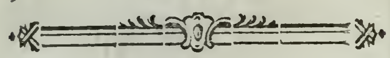
Et

Et tenant bon il enrage en ſilence.
Mais l'aiguillon allant toujours ſon train,
Pour éviter l'inſecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de-là, va, partant comme un trait,
Pour ſe guérir, retourner le feuillet.
Le fait eſt ſûr, ſans peine on peut m'en croire;
De deux Gaſcons je tiens toute l'hiſtoire.
C'eſt pour toi ſeul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma Muſe exilée,
Loin de tes yeux triſtement iſolée,
De s'égayer ſur cet amuſement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment;
Que loin de toi jamais il ne tranſpire.
Si par haſard il vient à d'autres yeux,
Les eſprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement ſcrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un ſourire
Ce libre eſſor d'un aimable délire,
Délaſſement d'un travail ſérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple ſans goût, gens qu'un faux zele inſpire,
De nos chanſons critiques ténébreux,
Cenſeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'enſevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes Vers, foudroyer & proſcrire

Ce badinage, en faire un monſtre affreux.
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux:
» Y penſe-t-il? Quel écrit ſcandaleux!
» Quel temps perdu! pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des ſujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux?....
Mais dédaignant leur abſurde ſatyre,
Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainſi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au ſentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peſer ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux légers d'une Muſe badine.
Non, la Raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les Ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'amuſant du Cerceau;
Sage, enjoué, vertueux ſans rudeſſe,
Des Sages faux évitant la triſteſſe,
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe.
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races

Vivront gravés dans les faſtes des Graces ;
Et les Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un françois fade ou d'un latin tudeſque,
Endormiront les ſiecles à venir.





LA CHARTREUSE.

ÉPITRE A M. D. D. N.

POURQUOI de ma ſage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raiſon, ſoit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muſes pour toujours,
J'allois racheter en ſilence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge de routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raiſon,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuſes erreurs
De cet art brillant & ſuprême
Qui, malgré ſes attraits flatteurs,
Toujours peu ſûr & peu tranquille,
Fait de ſes plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des ſots,
Et la victime des cagots.
Mais votre Epître enchantereſſe,

Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe,
Vient encore enivrer mes ſens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légere des vents
Emportoit mes foibles ſermens;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté:
Entre Uranie & Terpſicore,
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flamme infidelle
Le Papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légeres
Je vous offre des traits ſinceres
Du gîte où je ſuis tranſplanté;
Mais comment faire en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aiſance,
Ces ſentimens, ces traits diſerts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables Vers?

Je ne ſuis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai ſouvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inſpirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux ! quel contraſte douloureux !
Au premier aſpect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur ſecrette,
Mon cœur, ſubitement flétri,
Dans une ſurpriſe muette
Reſta long-temps enſeveli :
Quoi qu'il en ſoit, je vis encore,
Et, malgré vingt ſujets divers
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces Vers.
De l'aſſoupiſſante Elégie
Je mépriſe trop les fadeurs ;
Phœbus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs.
Je ceſſe d'eſtimer Ovide,
Quand il vient ſur de foibles tons
Me chanter, pleureur inſipide,
De longues lamentations.
Un eſprit mâle & vraiment ſage,
Dans le plus invincible ennui,

Dédaignant le trifte avantage
De fe faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le fort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais fans cette âpreté ftoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penfer,
Je fais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer;
Ainfi l'aimable Poéfie,
Qui dans le refte de la vie
Porte affez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'auftérité,
Et nous fauve au moins, par la fable,
Des ennuis de la vérité.
C'eft par cette vertu magique
Du Télefcope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre Deftinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeftée,
Où la foule toujours crottée
De Preftolets provinciaux,
Trotte fans caufe & fans repos
Vers ces demeures odieufes

Où regnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuſes,
Loin du ſéjour des agrémens :
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédanteſque rue
Où trente faquins d'Imprimeurs
Avec un air de conſéquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs,
Il eſt un édifice immenſe
Où, dans un loiſir ſtudieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux :
Là, du toît d'un cinquieme étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat Grammairien,
S'éleve un antre aérien,
Un aſtrologique hermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiſeau ſauvage
Que la retraite d'un humain.
C'eſt pourtant de cette guérite,
C'eſt de ce céleſte tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché ſur un lit ſans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui ſans fard,
Et peut-être ſans trop de ſuite,

Ces Vers enfilés au hafard ;
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre eft ronde ou quarrée,
C'eft ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en fais fans compas,
C'eft que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage refferrée,
On peut former jufqu'à fix pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttiere livrée
A d'interminables fabats,
Où l'Univerfité des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir fes bruyans Etats :
Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Treffés fur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreufe* eft décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleverfent avec fracas,
Lorfque fur ma niche éthérée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer fous vos climats ;

Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui versent sur chaque contrée
Les catharres & le trépas.
Je n'outre rien ; telle est, en somme,
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme
Des Sylphides & des Follets ;
Telles on nous peint les tannieres
Où gissent, ainsi qu'au tombeau,
Les Pythonisses, les Sorcieres,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siége,
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'Auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques Romans.
Sur ce portrait abominable,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux ;
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,

Et qu'un défert peut être aimable,
Pour quiconque fait être heureux,
De ce Caucafe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté fuprême,
Semant de fleurs tous mes inftans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! loifir folitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne eft étrangere,
Lorfqu'on y trouve le bonheur;
Lorfqu'on y vit fans fpectateur
Dans le filence littéraire,
Loin de tout importun jafeur,
Loin des froids difcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereufes,
Où d'infipides précieufes
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plattes cotteries
Où l'on voit fouvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,

Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médiſant infâme
Qui de l'impoſture & du blâme
Eſt l'impur & bruyant écho ;
Loin de ces ſots atrabilaires
Qui, couſus de petits myſteres,
Ne nous parlent qu'*incognito* ;
Loin ds ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phraſes imbécilles
Et de claſſiques préjugés,
Et de qui l'enveloppe épaiſſe
Des pédans de Rome & de Grece
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite ſentence
Sur la rime & ſur les Auteurs,
Avec autant de connoiſſance
Qu'un aveugle en a des couleurs ;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatiſant ſur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraiſon
De ces diſputes ſoldateſques,
Où l'on s'inſulte à l'uniſſon,
Pour des miſeres pédanteſques,
Qui ſont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burleſques
De la crédule Antiquité ;

Loin de la gravité chinoiſe
De ce vieux Druide empeſé,
Qui, ſous un air ſymmétriſé,
Parle à trois temps, rit à la toiſe,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux Cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proſcrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques viſites
Porter leurs faces paraſites,
Et le dégoût de leurs Moutiers ;
Loin de ces fauſſets du Parnaſſe,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégaſe & de Cupidon,
Et telles fadeurs ſynonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon
Chez la brillante Fixion ;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton ;
Et qu'enfin, de la foule obſcure
Qui rempe au marais d'Hélicon,

Pour ſauver ſes vers & ſon nom,
Il faut être, ſans impoſture,
L'interprête de la nature,
Et le peintre de la raiſon;
Loin enfin, loin de la préſence
De ces timides diſcoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance,
Dont on a pétri leur enfance,
Reſtent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame ſenſée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la perſuaſion,
Oſe ſouſtraire ſa penſée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs:
Mais ſur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux cauſeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez ſi toute ſolitude
Qui nous ſauve de leurs vains bruits,
N'eſt point l'aſyle & le pourpris
De l'entiere béatitude:
Que dis-je? Eſt-on ſeul, après tout,
Lorſque, touché des plaiſirs ſages,
On s'entretient, dans les ouvrages,
Des Dieux de la lyre & du goût?
Par une illuſion charmante,
Que produit la verve brillante

De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non ſous ces vêtemens funebres,
Non ſous ces dehors odieux
Qu'apportent du ſein des ténebres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célebres,
Ils montent aux terreſtres lieux;
Mais ſous cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs du ſort,
Que les citoyens d'Elyſée
Sauvent du ſouffle de la mort.
Tantôt, de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre Sage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.
Epris de ſon doux badinage,
Horace accourt à ſes accens,
Horace, l'ami du bon ſens,
Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables,
Couronnés de roſes durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légeres,
Et font badiner la raiſon;

Tandis que le Taſſe & Milton,
Pour eux, des trompettes guerrieres
Adouciſſent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe,
Je vois ſuccéder une troupe
De morts un peu plus ſérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux;
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Séneque & Lucien;
Saint-Evremont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiere;
La Rochefoucault, la Bruyere,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma Bibliotheque & mes vœux,
Je laiſſe aux Savantas poudreux
Ce vaſte chaos de volumes,
Dont l'erreur & les Sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, ſous le nom de ſcience,
Semés & reproduits par-tout,
Immortaliſent l'ignorance,
Les menſonges & le faux goût.
  C'eſt ainſi que par la préſence
De ces morts vainqueurs des deſtins,
On ſe conſole de l'abſence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,

Sur la cîme de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi, dans leur foule importune,
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur eſtime ni leur fortune
Ne me cauſent point un deſir :
Pourrois-je, en proie aux ſoins vulgaires,
Dans la commune illuſion,
Offuſquer mes propres lumieres
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur ſordide,
Encenſer un ſot dans l'éclat,
Amuſer un Crœſus ſtupide,
Et Monſeigneuriſer un fat ?
Sur des eſpérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de mépriſables Idoles
Proſtituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,
Remper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oſer être vertueux ?
De la ſublime Poéſie,

Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Où livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siecle insensible aux Arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la Poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je, au char de l'Immortelle,
M'enchaîner encor plus long-temps ?
Quand j'aurai passé mon printemps,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor ?
Persuadé que l'Harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,

On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pefans
Ces vieilles Mufes douairieres,
Ces meres feptuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui, n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des fifflets ?
Egaré dans le noir Dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché fur la Pourpre & les Lys,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, Orateur mercenaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la Chicane,
Aux loix d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Sapper & le trône & l'autel ?
Aux fentimens de la nature,
Aux plaifirs de la vérité
Préférant le goût frélaté
Des plaifirs que fait l'impofture,
Ou qu'invente la vanité;

Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oiſiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le ſein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucuns de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
  Des mortels j'ai vu les chimeres;
Sur leurs fortunes menſongeres
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain maſque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur;
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux! qui dans la paix ſecrette
D'une libre & sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe
Jouet de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu!
  A la ſombre miſanthropie
Je ne dois point ces ſentimens:
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raiſonnemens,

Et jamais la bigotterie,
Ne décida mes jugemens :
Une indifférence ſuprême,
Voilà mon principe & ma loi ;
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême
Par-là devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain
Si l'ordre de la Deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans oppoſer un goût rebelle
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle ;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau ;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante ;
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il ſurnage,

Souvent il eſt au fond des eaux ;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux ,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés ,
Tantôt une rive ſauvage ,
Et des déſerts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſevelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues
Où tout s'abyme ſans retour.
Mais , qu'ai-je fait ? Pardon , Aminte ;
Si je viens de moraliſer ;
Dans une lettre ſans contrainte
Je ne prétendois que cauſer.
Où ſont , hélas ! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures ,
Partageant vos diſcours charmans ,
Je partageois vos ſentimens ?
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai - je de retour ?
Courez , vôlez , heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui , dès que les deſirs aimables ,
Joints aux ſouvenirs délectables ,
M'emportent vers ce doux ſéjour ,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin ſi magnifique ,

Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois ruſtique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes
Où les paſſions faſtueuſes
Font régner le luxe & le bruit
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre aſyle
Où, ſous des feuillages ſecrets,
Le ſommeil repoſe tranquile,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aſpect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art ſait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits,
Où le goût brillant d'Auſonie
Se mêle aux agrémens François,
Je regrette les chanſonnettes,
Et le ſon des ſimples muſettes
Dont retentiſſent les côteaux,
Quand vos Bergeres fortunées,
Sur les ſoirs des belles journées,
Ramenent gaiement leurs troupeaux:
Dans ces Palais où la molleſſe

Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchantereſſe,
Offre les faſtes de ſa Cour;
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diſeurs du nouveau ſtyle,
Qui, par de biſarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent ſur tous leurs diſcours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'eſprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'uſant point ſa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Hiſtoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainſi de mes plaiſirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappellant le regne charmant,

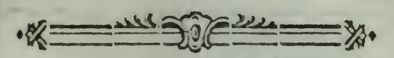
Je me redis inceſſamment :
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, vôlez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Iſore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta ſource, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des ſoins & des mortels ?
Dans cette gracieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir,
Elle endort ma peine préſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumiere,
Echappé des feux du Lion,
Du Dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélerinage :
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'eternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un ſecret aſyle,
Et trouvant des périls nouveaux,

La Perdrix, en vain fugitive,
Rappelle ſa troupe craintive
Que nous chaſſons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoin, ami ſans fard,
Penſant par goût, rimant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps & du haſard:
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes aſſorties,
Portant des eſprits dégagés
De ſoucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine Comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliſerons enfin
Cette petite République
Si long-temps projettée en vain.
  Une Divinité commode,
L'Amitié, ſans bruit, ſans éclat,
Fondera ce nouvel Etat:
La Franchiſe en fera le Code,
Les Jeux en feront le Sénat;
Et ſur un Tribunal de roſes,
Siége de notre Conſulat,
L'Enjoûment jugera les cauſes.

On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude ;
La Raiſon, quittant ſon ton rude,
Prendra le ton du ſentiment.
La Vertu n'y ſera point prude,
L'eſprit n'y ſera point pédant,
Le ſavoir n'y ſera mettable
Que ſous les traits de l'agrément ;
Pourvu que l'on ſache être aimable,
On y ſaura ſuffiſamment ;
On y proſcrira l'étalage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis ;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage.
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonnettes,
Et d'embellir quelques ſornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe,
Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en Vaudevilles
On bannira les faux Plaiſans,
Les Cagots fades & rempans,
Les Complimenteurs imbéciles
Et le peuple de froids Savans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but, dans ſes Statuts,
Que de nous ſouſtraire aux abus

Dont ce bon Univers abonde,
Toujours ſur ces lieux enchanteurs,
Le Soleil, levé ſans nuages,
Fournira ſon cours ſans orages,
Et ſe couchera dans les fleurs.
  Pour prévenir la décadence
Du nouvel établiſſement,
Nul indiſcret, nul inconſtant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, ſa béatitude,
Pour baſe ayant la ſolitude,
S'il devient peuple, il eſt perdu.
Les Etats de la République
Chaque Automne s'aſſembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philoſophiques loiſirs,
Juſqu'à ce moment où la parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaiſirs.





LES OMBRES.

ÉPITRE A M. D. D. N.

DES Régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien,
Dont ma douce Philosophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien;
SALUT, santé toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.
Dans votre Epître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du classique Empire,
Et les mœurs du peuple Latin.
A la gaieté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes

La féchereffe du fujet,
Ecartons la Mufe empefée
Qui, fe guindant fur de grands mots,
Préfide à la Profe toifée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elyfée
Dans le plaifir pur & parfait
De mon hermitage fecret.
Par un contrafte affez bifarre,
Dans ce nouvel amufement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non fur un ton trifte & pefant;
Ennemi des Mufes plaintives,
Jufques fur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes efclaves
Dans un filence rigoureux;
Des pleurs, des prifons, des entraves,
Un féjour vafte & ténébreux;
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'eft-ce point la fidelle empreinte
Du trifte Royaume des nuits?
N'en doutez point: ce que la Fable
Nous a chanté des fombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des morts,
C'étoit l'image prophétique

Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erebe & son cortége,
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un Collége,
Vous reconnoîtrez les Enfers.
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniere nuit
Un songe offroit à mon esprit,
Aminte, je me le rappelle;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidelle,
Je vous entretenois ainsi.
Venez, de la docte poussiere
Osez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carriere
Des Scholastiques régions:
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours:
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux détestés,
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.

Dès l'abord de ce gouffre horrible ,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible ,
Qui , payé pour être terrible ,
Et muni d'un cœur de Huron ,
Réunit dans fon caractere
La triple rigueur de Cerbere ,
Et l'ame avare de Caron ;
Ainfi que ces Ombres légeres
Qui , pour leurs demeures premieres ,
Formoient des regrets & des vœux :
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrieres ,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce fatellite odieux.
Entrons fous ces voûtes antiques ,
Et fous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funebres
Qui , de l'empire des ténebres ,
Tapiffoient les murs enfumés ,
D'une longue fuite de thefes
Contemplez les vils monumens ,
Archives de doctes fadaifes ,
Supplice éternel du bon-fens.
A la place des Tifiphones ,
Des Spbinx , des Larves , des Gorgones
Qui du Styx étoient les bourreaux ,
J'apperçois des tyrans nouveaux ,

L'Hyperbole aux longues échaſſes,
La Catachreſe aux doubles faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable Syllogiſme,
Que ſuit le ténébreux Sophiſme,
Avec les Ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégere
Ici raſſemble, avant le temps,
Ces Mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au ſein de leur mere!
Sur leurs déplorables deſtins,
Dans des lieux voués au ſilence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triſte puiſſance:
Un Sceptre noir arme leurs mains.
Ainſi Rhadamante aux traits ſombres,
Balançant l'urne de la Mort,
Sur le peuple muet des Ombres
Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais quelles alarmes ſoudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces priſons & ces chaînes?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux?

Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux !
  De ce parallele groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Amynte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel, oſant m'éveiller,
N'eût diſſipé ce doux menſonge,
Et le preſtige officieux
Qui vous préſentoit à mes yeux;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuſcule,
Tenant leur Conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'accoûtrement
D'un précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour, troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et d'une bouche ſépulchrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,

Arraché du ſein délectable
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phœbus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des mers.
Aſtre qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y verſa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence?
Plus reſpecté dans mon ſommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'euſſe, les deux tiers de ma vie,
Dormi ſans trouble, ſans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou ſur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain.
Il eſt vrai qu'un peu d'ignorance
Eût ſuivi ce deſtin flatteur.
Qu'importe? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un ſommeil enchanteur
Il n'eût violé la conſtance.
Une éternité de ſcience
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre miſſive charmante,
Vous me chargez de vous donner

Quelque nouvelle intéreſſante,
Ou quelqu'anecdote amuſante :
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéreſſent fort peu mes ſoins,
Vous amuſeroient encor moins ;
Et d'ailleurs, ſelon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'inſtans,
Ni prendre une peine futile
A diſſerter en grave ſtyle
Sur les bagatelles du temps :
Qu'on faſſe la paix ou la guerre ;
Que tout ſoit changé ſur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des paſſagers tranquilles,
Qui, dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau ;
Sans ſavoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux ſur les eaux,
Ils laiſſent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit conſiſtoire,

Où ne ſont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens :
Mais ſauvez-là des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur le champ, iroit ſans repos,
Dreſſant la crête & battant l'aîle,
Glapir quelqu'alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots :
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant,
Iroit afficher l'anatheme
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale
De ce fiel myſtique & couvert
Que vient de verſer la cabale
Sur l'hiſtoire de DOM VER-VERT,
Faite en cette critique année
Où le Perroquet révérend
Alla jaſer publiquement,
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi, je ne ſais comment,
Au ſecret de ſon maître abſent.
Selon la gazette neuſtrique,
Cet amuſement poétique
Surpris, intercepté, tranſcrit

Sur je ne fais quel manufcrit,
Par un Preftolet famélique,
Se vend, à l'infu de l'Auteur,
Par ce petit Collet profane,
Et déja vaut une foutane
Et deux caftors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop laffe,
Ce feroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du faint Oifeau;
De narrer comme quoi la piece
Portée au fortir de la preffe
Au Parlement Vifitandin,
Caufa dans leurs faintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et fonna par-tout le tocfin;
Comme quoi les Meres nôtables,
L'Etat-Major, les Vénérables
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janféniftes, impardonnables,
Et notoirement impofteurs;
Mais comme quoi des jeunes fœurs
La Jurifprudence plus tendre
A jufqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et fauvé l'honneur de fa cendre,

Suivant le lardon méditant,
Les jeunes sœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves Meres,
Les révérendes Douairieres,
Et la grand'Chambre du Couvent.
Une None sempiternelle
Prétend prouver à tout fidele
Que jamais VER-VERT n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet Missionnaire,
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la Cloîtriere Sibylle,
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité;
Car dès que VER-VERT est cité
Dans les Archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique,
Au carnaval se jugera;
Dans un Chapitre œcuménique
L'Oiseau défendeur paroîtra;
La vieille Mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et, dans le fort des argumens
Que hûrlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernieres dents.

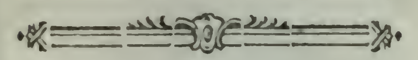
Mais la jeune Sœur Pulcherie,
Qui pour VER-VERT pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent là)
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le printemps,
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies;
Trop pareſſeux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me déſennuyer;
Ainſi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'eſptit n'eſt jamais las d'écrire,
Lorſque le cœur eſt de moitié.



ENVOI
DE L'ÉPITRE SUIVANTE
*A MADAME***.*

Sur le ſage emploi de la vie,
Une aimable Philoſophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puiſſe me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur :
Je ne m'en défends point, Thémire,
La pareſſe eſt ma Déïté :
Aux ſons négligés de ma Lyre,
Vous ſentirez qu'elle m'inſpire ;
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuſe beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté ;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'inſtruire
Dans une oiſive liberté.
On ne doit écrire qu'en Maître ;
Il en coûte trop au bonheur :

Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Auſſi n'eſt-ce point ſous ce nom,
Si peu fait pour mon caractere,
Que je rentre au ſacré Vallon,
Moi qui ne ſuis qu'en volontaire
Les drapeaux brillans d'Apollon.
La Muſe qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'eſt point de ces Muſes ſublimes
Qui pour amans veulent des Dieux ;
Elle n'a point les grâces fieres
Dont brillent ces Nymphes altieres
Qui diviniſent les Guerriers ;
La négligence ſuit ſes traces,
Ses tendres erreurs ſont ſes grâces,
Et les roſes ſont ſes lauriers.
Ici ſur le ton des Préfaces,
Et des peſantes Dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes Ouvrages.
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille ſuffrages ;
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes Amis me ſont l'Univers.



ÉPITRE

A MA MUSE.

VOLAGE Muse, aimable enchantereſſe,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs;
Si, dans ce jour de loiſible molleſſe,
Tu peux quitter les paiſibles douceurs,
Vôle en ces lieux; la voix de la Sageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Paroîs ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe,
Qui regle ſeule & ma Lyre & mes mœurs:
Car ce n'eſt point cette pédante altiere
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fiere,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots,
L'horreur du Sage & l'Idole des Sots;
C'eſt cette Nymphe au tendre caractere,
Née au Portique, & formée à Cythere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains diſcours,
Brille ſans fard, & raſſemble près d'elle
La Vérité, la Franchiſe fidelle,
Et la Vertu dans le char des Amours.

C'eſt à ſes yeux, aux poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'Art des Vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te dévoiler mon cœur :
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrthes de Vénus,
Où voles-tu ? Quelle brillante Fête
Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus ?
Sur mes deſtins tu t'applaudis ſans doute :
Mais inſtruis-moi ; pourquoi triomphes-tu
Comptes-tu donc, qu'à moi-même rendu,
Au Pinde ſeul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi ſeule idolâtre,
Donner l'eſſor aux fougues de tes jeux ?
Si ce projet fait l'eſpoir qui t'enchante,
C'eſt t'endormir dans une vaine attente ;
Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé ;
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphoſe
Ait transformé ma raiſon & mes ſens,
Et pour un temps avec toi je ſuppoſe
Que, conſacrant ma voix à tes accens,
J'aille t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un Fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu, capricieuſe Idole ?
Par le paſſé, décidons l'avenir.

Comme tes sœurs, tu paîtrois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs ! que dis-je ? hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines Beautés, Sirenes homicides,
Dans tous les temps, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs Amans endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de Mémoire,
Ces monumens de disgrace & de gloire ;
Je lis les noms des Poëtes fameux ;
Où sont les noms des Poëtes heureux ?
Enfans des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie au tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'Univers & mourir sans patrie,
Non moins errans que ce peuple léger
Semé par-tout, & par tout étranger !
De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et, pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athene,
Ou réveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,

Et reprocher leur bifarre difgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangeres Archives,
Notre Hélicon, trop lông-temps défolé,
Ne voit-il pas fes Graces fugitives ?
Oui, chaque jour la Mufe de nos rives,
Pleurant encor fon Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix Lyrique
Dont la jeuneffe illuftra ces climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en fes bras.
Voilà pourtant, Mufe, voilà l'hiftoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes fœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire,
Et j'envîrois tes trompeufes faveurs !
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permeffe
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre foibleffe,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh ! que fait-on ? un fimple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un fot,
Peut vous jetter fur un autre rivage ;
Pour perdre un fage, il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Mufe, à quelle folle ivreffe
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment ?
Toujours fidele à l'aimable pareffe,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jufqu'à ce jour tu chériffois la rime
Moins par fureur que par amufement ;

Quel feu ſubit te tranſporte, t'anime,
Et d'un plaiſir va te faire un tourment ?
Hélas ! je vois par quel charme ſéduite,
Tu veux franchir la carriere des airs;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers.
Rendue enfin à la ſcene du monde,
Tu crois ſortir d'une éclipſe profonde,
Et voir éclore un nouvel Univers.
Autour de toi mille ſources nouvelles
A chaque inſtant jailliſſent juſqu'aux Cieux ;
Pour t'enlever ſur leurs brillantes aîles
Tous les plaiſirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer, le Dieu du docte Empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars.
Un autre Dieu, plus charmant & plus tendre,
Juſqu'à ce jour abſent de tes chanſons,
Sous mille attraits caché pour te ſurprendre,
Prétend mêler des ſoupirs à tes ſons :
De tant d'objets la pompe réunie,
A chaque inſtant redouble ta manie,
Et tu voudrois, dans tes nouveaux tranſports,
Sur vingt ſujets eſſayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,

Prenant ſon vol pour la premiere fois,
Charmé, ſurpris entre Pomone & Flore,
Le jeune oiſeau ne peut fixer ſon choix;
De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ſes deſirs inconſtans :
Il vole au bois, il eſt dans la prairie,
Il eſt par-tout dans les mêmes inſtans.
C'en eſt donc fait, Muſe, dans la carriere
Tu prétends voir ton char bientôt lancé :
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriere,
Pour prévenir un écart inſenſé,
Va conſulter la ſage Deshouliere,
Et vois les traits dont ſa Muſe en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu ſerois à l'abri des diſgraces
Que le génie entraîne ſur ſes traces,
Craindrois-tu moins le biſarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade perſonnage ?
Que ſais-je enfin ? tous les ſoins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?
Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Eſt arraché de l'ombre du myſtere,
Où, s'amuſant & charmant ſa langueur,
Dans quelques Vers il dépeignoit ſon cœur ;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de ſa tranquillité,
Il va payer une inutile eſtime,

Et

Et regretter sa douce obscurité :
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractere,
Toute son ame aux yeux de l'Amitié,
L'Amitié même indiscrette & légere,
Le trahira sans croire lui déplaire ;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'Ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier Censeur seront pourtant soumis.
Si par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécene ou quelque tendre Grâce,
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'Auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un Sage aisé, qui naturel, égal,
Sache éviter le style théatral,
Les airs guindés du Peuple parasite,
Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
Et dont les Vers soient le dernier mérite ;
Que de dégoûts l'investiront ailleurs !
Dans tous les lieux où l'erranre fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuîra la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune,

Que, quand on rime, on ne fait que des Vers,
A fon abord, prendront cet Idiôme,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et, de l'Auteur ne diftinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuîront avec lui.
Tels font les maux où cet effor t'engage:
Mais l'amour-propre, oppofant fon bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou fait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abufant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné fourire à tes effais,
Et qu'un public, diftingué du vulgaire,
T'appelle encore à de plus hauts fuccès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans fes dons, conftant dans fes dégoûts?
En deux printemps, de ce Juge peu ftable,
On peut fe voir & l'idole & la fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit fur la mobile arène
Par les Zéphirs de l'heureufe Hipocrène,
Eft effacé par Eole en courroux:
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conferveroient un éternel printemps,
Chez la Faveur, fa Déeffe bifarre,
Eft-il des dons & des plaifirs conftans?
Au fein des mers, dans une Ifle enchantée,
Près du féjour de l'inconftant Prothée,
Il eft un Temple élevé par l'Erreur,

Où la brillante & volage Faveur,
Semant au loin l'efpoir & les menfonges,
D'un air diftrait fait le fort des mortels;
Son foible Trône eft fur l'aîle des Songes,
Les Vents légers foutiennent fes Autels :
Là, rarement la Raifon, la Juftice
Ont amené les mortels vertueux;
L'Opinion, la Mode & le Caprice,
Ouvrent le Temple, & nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poifon,
La Déïté daigne paroître aimable,
Et d'un fourire enivre leur raifon;
Au même inftant l'agile Renommée
Grave leurs noms fur fon char lumineux.
Jouet conftant d'une vaine fumée,
Le monde entier fe réveille pour eux;
Mais fur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils font mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique,
Qui leur fait voir dans des fonges amis
Tout l'Univers à leur gloire foumis;
Dans ce fommeil d'une ivreffe riante,
En un moment, la Faveur inconftante,
Tournant ailleurs fon effor incertain,
Dans des déferts, loin de l'Ifle charmante,
Les Aquilons les emportent foudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,

Qu'un monde obſcur ſans printemps, ſans
beaux jours,
Et que des cieux éclipſés pour toujours.
Muſe, crois-moi, qu'un autre ſacrifie
A la Faveur, à l'Eſtime, au Renom,
Qu'un autre perde, au Temple d'Apollon,
Ce peu d'inſtans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur eſclave faſtueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux :
Moi, que le ciel fit naître moins ſenſible
A tout éclat qu'à tout bonheur paiſible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques Vers échappés à ma veine,
Nés ſans deſſein & façonnés ſans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien :
Pluſieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au ſein fécond des vergers renaiſſans,
Ne doivent point un tribut à l'Automne,
Tout leur deſtin eſt de plaire au Printemps.
Ici pourtant de ma Philoſophie,
Ne va point, Muſe, outrer le ſentiment;
Ne penſe pas que de la Poéſie
J'aille abjurer l'empire trop charmant;
J'en fuis les ſoins, j'en crains la frénéſie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainſi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permeſſe épand ſes eaux chéries,

Dans ces momens mes vœux ne feront pas
D'être enlevé dans un char de lumiere
Sur ces fommets où la Mufe guerriere
Qui chante aux Dieux les faftes des combats,
La foudre en main enfeigna fes myfteres
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires:
Jaloux de voir un plus paifible lieu,
Loin du tonnerre, & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,
J'irai chercher ce folitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Farre & Chaulieu,
Dans les tranfports d'une volupté pure,
Sans préjugés, fans faftueux defirs,
Près de Vénus, fur un lit de verdure,
Venoient puifer au fein de la nature
Ces Vers aifés, enfans de leurs plaifirs;
Et fans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'Amour jufqu'au fombre Achéron,
Au fon du luth defcendoient vers la barque
Par les fentiers du tendre Anacréon.
Là, fi je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les Poëtes des Grâces;
Du myrthe feul chériffant les douceurs,
Des vains lauriers que Phœbus vous difpenfe,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconftance,
Je céderai les pénibles honneurs.
Trop infenfé, qui féduit par la gloire,

Martyr conſtant d'un talent ſuborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au ſoin de la mémoire,
Perd le préſent pour l'avenir trompeur :
Tout cet éclat d'une gloire ſuprême,
Et tout l'encens d'une poſtérité,
Vaut-il l'inſtant où je vis pour moi-même
Dans mes plaiſirs & dans ma liberté,
Trouvant ſans ceſſe auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité ?
Non, n'allons point, dans de lugubres veilles,
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuſes merveilles,
Tandis, hélas ! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du temps
Enſevelit une foule d'inſtans,
Dont le Plaiſir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu ſi cher rempliſſe tous nos jours ;
Et badinons ſeulement ſur la lyre
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chanſons aux Amours.
Mais quelque rang que le ſort me réſerve,
Soit que je ſuive ou Thalie ou Minerve,
Ecoute, Muſe, & connois à quel prix
Je ſouffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double colline,
De ces ſentiers préviens-tu les haſards ?

L'illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;
Nul monstre affreux n'infectoit les passages,
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages :
Là, sur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomele égalant les ramages,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des Dieux & les mœurs des Bergers ;
Connoissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poison à la pure ambroisie,
Et les Zéphirs de ces brillans côteaux,
Accoutumés aux doux sons des guitares,
Par des accords infâmes ou barbares,
N'avoient jamais réveillé les échos ;
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux Spectres abhorrés,
L'Obscénité, la Noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phœbus outré de ces revers,
Au bas du Mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,

Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours inftruifit l'Univers,
Que la Vertu, Reine de l'Harmonie,
A la décence, aux grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux Vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de-là, leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche efcarpée,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnaffe un fantôme impofteur:
Là, pour groffir leurs profanes cabales,
Des chaftes Sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs
Profcrits, exclus du temple des Auteurs.
Ainfi jaloux des Abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs foins ont formé,
Le vil Frélon fur des plantes immondes
Verfe fans force un fuc envenimé.
C'eft-là qu'encor cent obfcurs Satyriques,
Cent Artifans de fadaifes lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le fecret des plus fombres réduits,
Vont, fans témoins, forger ces folles rimes,
Ces Vers groffiers, ces monftres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'Univers.
O du génie ufage trop funefte!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage célefte,

Fait pour chanter, ſur des tons gracieux,
Les Conquérans, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangere,
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégere,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, & la honte des mœurs?
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſent ſouvent éclore
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs?
Muſe, je ſais que tu fuiras ſans peine
Les chants honteux de la licence obſcene:
Faite à chanter ſans rougir de tes ſons,
Tu n'iras point chez cette infâme Reine
Proſtituer tes naïves chanſons:
Mais, de tout temps, un peu trop prompte à rire,
Ton goût, peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satyre;
Ah! loin de toi ces cyniques accès!
Quelles douceurs en ſuivent les ſuccès,
Si, quand l'Ouvrage a le ſceau de l'eſtime,
L'Auteur flétri, fugitif, déteſté,
Devient l'horreur de la ſociété?
Je veux, qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de ſe voir eſtimé,
Par ſon génie un Amant de la rime
Emporte encor le plaiſir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui même inconnues,

Où voleront ses gracieux écrits,
A ce Tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses Lecteurs deviennent ses amis ;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai Citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvenal du siecle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis :
Ce n'est point là que ma raison l'admire :
Et Despréaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les Autels du poétique Empire
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
Mânes plaintifs qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce Censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore :
En évitant cet antre ténébreux,
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satyre épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride

Où la Louange, au ton foible & timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'Odes aux Grands, de Bouquets aux Iris,
A l'Univers préparer des ennuis.
Le Dieu du Goût, au Vrai toujours fidele,
N'exclut pas moins de sa Cour immortelle
Le Complaisant, le vil Adulateur,
Que l'Envieux & le noir Imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du Dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons, si la troupe invisible
Des froids Censeurs, des Zoïles secrets,
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible;
Par les fredons d'un Rimeur désolé,
Que ton repos ne puisse être troublé;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre:
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidele,
Devant tes yeux conserve ce modele:
Il est un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,

Posséde encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable & le don d'être heureux.
Long-temps la Haîne & la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats :
Mais conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux, lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage,
Laissant les airs à leurs sons glapissans,
Le rossignol interrompt ses accens ;
Et, pour reprendre une chanson légere,
Seul, il attend que le gosier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergere,
Réveille enfin sa tendresse & son chant.

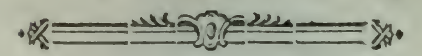
Prends le burin, & grave ces maximes :
Muse, à ce prix je suis encor tes loix ;
A ce prix seul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives :
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phœbus il n'est plus de Mécène ;
Et qu'éloigné du Trône de la Seine,
En soupirant il éteint son flambeau.

Oui,

Oui, je le ſais, de profondes ténebres
Ont du Parnaſſe inveſti l'horiſon ;
Mais, s'il languit ſous ces voiles funebres,
Allons au vrai : quelle en eſt la raiſon ?
Peut-on compter qu'un ſoleil plus propice
Ramenera ſur l'Empire des Vers
Ces jours brillans nés ſous le doux auſpice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne ſuivant que les Muſes impies
Prenant la rage & le ton des Harpies,
Mille Rimeurs, honteuſement rivaux,
Par leurs ſujets dégradent leurs travaux ?
Ces noirs tranſports ſont-ils la Poéſie ?
Hé quoi ! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, aimer la frénéſie,
Et pour le Styx les lauriers ſont-ils faits ?
N'accuſons point les aſtres de la France.
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au Mont ſacré, de nouveaux habitans,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la nobleſſe aux talens ;
Ainſi bientôt nos rivages, moins ſombres,
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le ſommeil & les ombres
Où ſont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus ſavantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un Trône

Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix;
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse & de la volupté,
Nymphe badine, ou Bergere sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages,
Que pour charmer ma sage oisiveté,





ÉPITRE AU P. BOUGEANT, *JÉSUITE.*

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La Liberté file mes jours,
Ramené par un goût facile
Sur les désirs de la Ville,
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du Domaine & des favoris
De la brillante Bagatelle,
La Divinité de Paris;
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs,
Et la gazette des coulisses,
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des Rimeurs;
Je n'adresserois cette Epître
Qu'à l'un de ces oisifs errans

Qui, chaque soir, sur leur pupitre,
Rapportent tous les Vers courans,
Et qui, dans le changeant Empire
Des Amours & de la Satyre,
Acteurs, Spectateurs tour-à-tour,
Possedent toujours à merveille
L'historiette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ses Muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rempant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace:
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon peu courtisan,
Préfere l'entretien d'un sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un Grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que feroient mes foibles accens ?
Ainsi que les Dieux qu'on adore,
Il sont au dessus de l'encens.
C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt & sans feinte,

J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Pere,
Vous, dont l'esprit, le caractere
Et les airs ne sont point montés
Sur le ton sottement austere
De cent tristes paternités
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légéreté,
Pour dissimuler la misere
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudiere
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur taniere
Que sous la lugubre banniere
De la grave formalité,
Vous, dis-je, ce Pere vanté,
Vous, ce Philosophe tranquile,
De Minerve l'heureux pupile,
Et l'enfant de la Liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asyle,
Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité?
Amant & favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris?

Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me perſuade ſans peine
Qu'on peut ſe paſſer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque Pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres Latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaiſes,
Immolant aux doctes fadaiſes
L'eſprit & la félicité,
Partager, avec privilége,
Des Patriarches du Collége
L'ennuyeuſe immortalité?
Non, l'eſprit des aimables Sages
N'eſt point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi! ſur votre Philoſophie,
Que les rayons de l'enjoûment
Faiſoit briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Auroit-elle, malgré les Jeux,
Porté ſes nuages affreux?
Martyr de la Miſanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrément
Qui nous fait ſupporter la vie,
Les entretiens où tout ſe plie

Au naturel des ſentimens,
Les doux tranſports de l'harmonie,
Et les jeux de la poéſie,
Enfin tous les enchantemens . .
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bizarrerie,
Anachorète Caſanier,
Pour aller encore eſſuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le ſage & l'heureux,
Pour vous condamner au ſilence,
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouiſſance,
Proſcrite chez le peuple ſot,
Diſtingue le mortel qui penſe,
De l'automate & du cagot;
Et quand l'eſprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philoſophique
Verſer le poiſon léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'Allégreſſe,
Que le bandeau de la Triſteſſe
Se fût répandu ſur vos yeux.

Mais pourquoi donner au myſtere,
Pourquoi reprocher au haſard,
De ce prompt & triſte départ
La cauſe trop involontaire ?
Oui, vous ſeriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,
Je lui dirois peut-être auſſi
Que depuis ſa fuite cruelle
Les oiſeaux languiſſent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aîle ;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kirielle
De tout le Phœbus ancien :
Et ſans doute il n'en ſeroit rien ;
Tous les moineaux, à l'ordinaire,
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines réflexions
Les Amours ſongeroient à plaire :
Mirtyle, toujours plus heureux,
Uniroit ſon chiffre amoureux
Avec celui de ſa Bergere,
Et les ruiſſeaux, apparemment,
Entre les fleurs & la fougere,
N'en iroient pas plus lentement.
Mais, ſans ces fadeurs d e l'Idylle,
Je vous dirai fort ſimplement

Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'Automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le Plaisir avec chaque aurore,
Renaît sur ces vallons chéris :
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris;
Et, pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût, guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.
Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage :
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou foux à l'unisson,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.

Hors la louange & la ſatyre,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Juſqu'aux ſoupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine,
Juſqu'au folâtre Triolet.
Que l'inſipide ſymmétrie
Regle la Ville qu'elle ennuie;
Que les temps y ſoient concertés,
Et les plaiſirs même comptés,
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie
Ne ſont point les Dieux des hameaux;
Au poids de la triſte Satyre
On n'y peſe point tous les mots,
Et ſi l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaiſirs nouveaux,
Le haſard, l'inſtant le décide.
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole ſoudain;
Et ſans prévoir le lendemain,
Dans ce ſilence ſolitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de triſtes frimats,
Vient bannir Flore déſolée,

Et qu'avec Pomone exilée,
L'Astre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces metamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans;
Zéphir n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses;
Où regnent les amusemens,
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le Printemps.
Echappé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les Songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embélissent ces vergers;
Eleve ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déesse des Talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés!
Ma Muse, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scène des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi:

Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire;
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les Zéphirs ne ſont que du bruit:
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout penſe, tout vit;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger;
Ces fougeres ſont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées;
Ces papillons ſont des Amours.
Mais pourquoi ma raiſon oiſive,
D'une Muſe qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle ſur cette rive
Des objets au Sage étrangers,
Sans fixer ſa vue attentive
Sur l'exemple de ces Bergers?
Si dans l'impoſture éternelle
De nos menſonges enchanteurs,
Il reſte encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du ſéjour des preſtiges,
Et cherchant ici les veſtiges
De l'antique ſimplicité,

Sans

Sans adorer de vains fantômes,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'est plus.
Oui, chez ces Bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité,
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure Volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaité,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faste & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours,
Avec de l'esprit & des graces,
S'ennuie au milieu des Amours ;
Ici j'ai vu la tendre Lise,
A peine en son quinzieme Eté,
Sans autre espoir que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite

D'unir avec agilité
Ses pas aux ſons d'une muſette;
Et parmi les plus ſimples jeux,
Portant le plaiſir dans ſes yeux,
Ecrit des mains de la Nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'impoſture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette faſtueuſe
Qui, par un ſourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuſe,
Et jouer la vivacité.

Qu'on cenſure ou qu'on favoriſe
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le mépriſe,
Qu'il nous ſuffiſe que ſouvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Liſe,
Et vôler du ſein des grandeurs
Sur un lit de mouſſe & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux! monument durable
De la pauvreté reſpectable,
Et des amours de leurs ayeux;
O toi! qui depuis la durée
De trente luſtres révolus,
Couvres de ton ombre ſacrée
Leurs danſes, leurs jeux ingénus;

Sur ces bords, depuis ta jeuneſſe
Juſqu'à cette verte vieilleſſe,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiere
Fuir devant la fauſſe lumiere
De mille brillantes erreurs ?
Non : chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle,
Lorſque tu n'étois qu'arbriſſeau :
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur hiſtoire
Les mœurs de leur poſtérité.
Triomphe, regne ſur les âges,
Echappé toujours aux ravages
D'Eole, du fer & des ans,
Fleuris juſqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cédre faſtueux
Laiſſe les triſtes avantages
D'orner des palais ſomptueux :
Les lambris couvrent les faux-ſages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'inſtruit par la droiture
Et par la ſimple vérité,
Mon eſprit, toujours enchanté,
Penetre au ſein de la Nature,

Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure,
Pouſſés vers l'éternelle nuit,
Le plaiſir vole, le temps fuit ;
Et bientôt ſous ſa faux rapide,
Ainſi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous ſera détruit !
Trop-tôt, hélas ! les ſoins pénibles,
Les bienſéances inflexibles
Revendiquant leurs triſtes droits,
Viendront profaner cet aſyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour ſix mois
Dans l'affreux chaos de la Ville ;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout eſprit raiſonnable,
Sujet de gêne & de pitié,
Ne ſont que le jeu miſérable
D'un ennui diverſifié !

Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la Ville & de la Cour,
Il eſt un fatal appanage
Des dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeſte Apollon ménage
A ſes Eleves malheureux.

Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés font l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune Poésie
Malgré moi-même un peu connu;
Déja j'entends les périodes,
Et les queftions incommodes
De ces furets de Vers nouveaux,
De ces copiftes généraux,
Qui, perfuadés que l'étude
Me tient abfent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma folitude
A l'oifiveté de leur voix.
» Hé bien! me dit l'un, dont l'Idyle
» Enchante l'efprit doucereux,
» Sans doute, éleve de Virgile,
» Sur des pipeaux harmonieux,
» De Licydas & d'Amarile
» Vous aurez foupiré les feux?
» Vous aurez chanté les beaux yeux,
» Les premiers foupirs de Sylvie,
» Et des bouquets de la prairie
» Vous aurez orné fes cheveux.
» Qu'apportez-vous? point de myftere,
(Me vient dire avec un fouris
Quelque fuivant de beaux efprits,
Infecte & tyran du Parterre;)

» L'ouvrage est-il pour Thomassin,
» Pour Pélissier ou pour Gossin » ?
Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces Colporteurs trop communs;
Suis-je plus heureux dans ma fuite?
D'autres lieux, d'autres importuns.
» Enfin, dit-on, de votre absence
» Revenez-vous un peu changé?
» Du sommeil de la négligence
» Votre esprit enfin dégagé,
» Immolera-t-il l'indolence
» Aux succès d'un travail rangé » ?
Ainsi déclame sans justesse
Contre les droits de la paresse
Un froid censeur qui ne sent pas
Que, dans cet air de douce aisance,
Mes Vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs paresseux de France,
Les seuls Juges dont je fais cas.
Par l'étude, par l'art suprême
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits;
Pour moi dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes esprits:
On n'est jamais bien que soi même,
Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse,

Et s'entrechaſſant de la preſſe,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits ſtériles
Et d'opuſcules puériles
Auxquels ſans doute ils ſurvivront ;
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours, en vérité,
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la ſtérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuiſe en rameaux ſuperflus,
Que ce myrthe tendre & docile
Qui, croiſſant ſous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et ſe couronne lentement.
Il eſt vrai qu'en quittant la Ville,
J'avois promis que, plus tranquille
Et dans moi-même enſeveli,
Je ſaurois, diſciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnaſſe
Aux Bergeres de Trivoli ;
J'avois promis, mais tu t'abuſes,
Si tu comptes ſur nos diſcours :
Cher ami, les ſermens des Muſes
Reſſemblent à ceux des amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philoſophe & du Berger,

Trois mois j'ai vécu ſans ſonger
Qu'Apollon fût encore au monde ;
Et je t'avoue ingénûment
Que très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon ſerment.
Toi, dont la ſageſſe riante
Souffre & ſeconde nos chanſons,
Ami, ſur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux ſons :
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au ſéjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez une éleve d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroiſie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne Philoſophie
Permet à ſes vrais Nourriſſons :
Cette Anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du ſentiment,
Ne ſera point aſſurément

De ces fêtes ſombres & graves,
Où périt la vivacité,
Où les agrémens ſont eſclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la peſante autorité;
Nous n'y choiſirons point pour guide
Cette raiſon froide & timide,
Qui toiſe impitoyablement
Et la penſee & le langage,
Et qui, ſur les pas de l'uſage,
Rempe géométriquement.
Loin du myſtere & de la gêne,
Penſant tout haut & ſans effort,
Admettant la raiſon ſans peine
Et la ſaillie avec tranſport,
D'une Ville tumultueuſe
Nous adoucirons le dégoût.
La raiſon eſt par-tout heureuſe,
Le bonheur du Sage eſt par-tout;
Et puiſqu'il faut du ton ſtoïque
Egayer la ſévérité,
La Ville, malgré ma critique
Et l'éloge du ſort ruſtique,
Reverra mon cœur enchanté;
Dans ſes caprices agréables,
Et dans ſon brillant le plus faux,
Paris a des charmes ſemblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.

Mais quoi ! tandis que ma penſée,
Plus légere que le Zéphir,
Folâtre à la fois & ſenſée,
Vole ſur l'aîle du Plaiſir,
Dieux ! quelle nouvelle ſemée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre ſur mes Vers ?
Sur un char funebre portée,
Des Grâces en deuil eſcortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine
Sur les triſtes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorables, (*)
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi ! mon guide & mon modele,
Durable objet de ma douleur,
Toi, qui malgré la mort cruelle,
Reſpires encor dans mon cœur,
Illuſtre Ariſte, ombre immortelle,
Ah ! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites

(*) *L'Evêque de Luçon.*

Où tes mânes ingénieux
Charment les Ombres satisfaites
Des Sévignés, des La Fayetes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, sensible à nos rimes,
Abaisser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux;
Et si, de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance;
Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si, dans les fastes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi:
Moi, qui voudrois en traits de flâme
Graver aux yeux de l'avenir,
Ma tendresse & ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir;
J'irois dans le Temple des Grâces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'Humanité.
Mais, à travers les voiles sombres,
Quand je te cherche dans les ombres,

Dans le ſilence du tombeau,
Puis-je ſoutenir le pinceau?
Que les beaux Arts, que le portique,
Que tout l'Empire poétique,
Où ſouvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconſolable,
Pleurent une ſeconde fois
La perte trop irréparable
D'Ariſtippe, d'Anacréon,
D'Atticus & de Fénelon.
Pour moi, de ma douleur profonde,
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs;
Et puiſqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les myſteres les plus ſecrets,
Je vais à tes ſombres Cyprès
Suſpendre ma lyre, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.





ÉPITRE

A MA SŒUR,

SUR MA CONVALESCENCE.

TOI, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du ſein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du ſpectacle de mon malheur
La douloureuſe rêverie,
Après mon péril même, en conſerves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton allégreſſe chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi ! ſuis-je encor fait pour nommer l'allégreſſe,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle triſteſſe,
Ai vu ſur ma demeure étinceler ſans ceſſe
La faux ſanglante du trépas ?
Par les Songes du ſombre Empire,
Enfans tumultueux du biſarre Délire,
Mon eſprit, ſi long-temps noirci,

Pourra-t-il retrouver, ſous ſes épais nuages,
Les pinceaux du plaiſir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obſcurci ?
Quand ſur les champs de Syracuſe
Un volcan vient au loin d'exercer ſes fureurs,
Aux bords déſolés d'Aréthuſe
Daphné cherche-t-elle des fleurs ?
Dans de mâles & ſages rimes,
Si de l'inflexible raiſon
Il ne falloit qu'offrir les ſtoïques maximes,
Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton.
Je ſors de ces inſtans de force & de lumiere,
Où l'éclatante Vérité,
Telle que le ſoleil au bout de ſa carriere,
Donne à ſes derniers feux ſa plus vive clarté,
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie,
S'élançant de ſes triſtes fers,
Et prête à voir finir le ſonge de la vie,
Au poids du vrai ſeul apprécie
Le néant de cet Univers.
Eclairé ſur les vœux frivoles
Et ſur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverſer leurs Idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et dans mon ardeur intrépide,
De la Vérité moins timide
Oſant rallumer le flambeau,
Juger & nommer tout avec cette aſſurance
Que j'ai ſu rapporter du ſein de la ſouffrance,

Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur & du fort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort :
Je te dirois auffi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un Sage n'eft point ce fpectre fi terrible
Sur qui les vils mortels n'ofent lever les yeux ;
Et qu'après avoir vu la mifere profonde
Des infectes préfomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la furface du monde,
Et qui rempent dans ces bas lieux :
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on pafferoit la barque,
Si la tendre amitié, fi le fidele amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et fi leurs plaifirs, tour-à-tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faifoient chérir le jour.
Mais de cette Philofophie
Je ne réveille point les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie ;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce feroit déployer fur la naiffante Aurore
Du foir d'un jour obfcur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de Cyprès.

Qu'attends-tu cependant? Tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête!
C'est rappeller mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la rencontre dans le port.
Sur ses rameaux brisés & semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême,
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en apporte la mort même;
La douleur est un siecle, & la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des Arts & des Amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours.
Ainsi d'un ruisseau pur la Nayade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée,
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriere

Comptant les pas du temps trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumiere
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carriere
J'ai vu rentrer l'Astre des Cieux :
Et dans un si long intervalle,
La Parque d'une main fatale,
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos ;
Par le souffle brûlant de la fievre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux,
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice,
Où de l'Humanité j'épuisai les douleurs ;
Couché sur un bûcher & l'autel & le trône
D'Esculape & de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels :
Mon ame s'avança vers les rivages sombres :
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des Ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglans Autels ?

Je crus ſortir du noir abyme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré;
Je trompai le trépas, ainſi qu'une victime
Que frappe un bras mal aſſuré;
Inutilement pourſuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les reſtes de ſa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il eſt une jeune Déeſſe,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la foibleſſe;
Sans elle la Beauté n'eſt plus;
Les Amours, Bacchus & Morphée
La ſoutiennent ſur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ſes pieds abattue
Rampe l'inutile ſtatue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuſe & tranquille Santé!
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon eſprit ſa plus vive clarté,
Quand, prodigue des dons d'une courte jeuneſſe,
Ne portant que la honte & d'ameres douleurs
A la trop précoce vieilleſſe,
Les aveugles mortels abregent tes faveurs,
Je vais ſacrifier dans ton Temple champêtre,

Loin des Cités & de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs ; le printemps va renaître ,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la ſageſſe & du plaiſir ,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiere épine fleurie ;
Et de Philomele attendrie ,
Recevoir le premier ſoupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon ame trop long - temps flétrie
Va de nouveau s'épanouir ,
Et , loin de toute rêverie ,
Voltiger avec le Zéphyr.
Occupé tout entier du ſoin , du plaiſir d'être ,
Au ſortir du néant affreux ,
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois , ces berceaux amoureux ,
Et cette mouſſe & ces fougeres
Qui ſeront , dans les plus beaux jours ,
Le trône des tendres Bergeres ,
Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la convaleſcence !
Jours d'une pure volupté !
C'eſt une nouvelle naiſſance ,
Un rayon d'immortalité,

Quel feu ! tous les plaiſirs ont volé dans mon
ame.
J'adore avec tranſport le céleſte flambeau ;
Tout m'intéreſſe, tout m'enflamme ;
Pour moi l'Univers eſt nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiſtence,
A l'heureuſe convaleſcence
Pour de nouveaux plaiſirs donne de nouveaux ſens ;
A ſes regards impatiens
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumiere commence,
Tout brille des feux du printemps.
Les plus ſimples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille ſpectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tous s'émouſſe dans l'habitude ;
L'Amour s'endort ſans volupté ;
Las des mêmes plaiſirs, las de leur multitude,
Le ſentiment n'eſt plus flatté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'eſprit ſans force & ſans clarté

Ne trouve que la léthargie
De l'inſipide oiſiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivreſſe,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour,
Entre la Jeuneſſe & l'Amour,
Dans le néant de la molleſſe
Dort & végete tour-à-tour.
Lyſis depuis long temps plongé dans les ténebres,
Entre Hyppocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Obſervez-les tous deux dans une même fête.
Cléon n'y paroîtra que diſtrait ou glacé :
Tout gliſſe ſur ſes ſens, nul plaiſir ne s'arrête
Au fond de ſon cœur émouſſé.
Tout charmera Lyſis ; cette Nymphe eſt plus belle,
Cette Syrene a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces convives joyeux ſont la troupe immortelle,
Cette Brune charmante eſt la Divinité.
Cléon eſt un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du ſentiment, des ardeurs, des tranſports ;
En vain de cent Beautés une troupe inutile
Lui cherche des deſirs : infructueux efforts !

Mahomet eſt au rang des morts.
Lyſis, dans ſes ardeurs nouvelles,
Eſt un voyageur de retour ;
Eloigné des Jeux & des Belles,
Le plus triſte Vaiſſeau fut long-temps ſon ſéjour:
Il touche le rivage ; à l'inſtant tout l'invite,
Et pour Lyſis dans ce beau jour,
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Eſt la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.





ÉPITRE

A M. ORRY,

CONTROLEUR GENÉRAL.

NOUVEL an, complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuiſables Madrigaux,
Vers dont on endort ſon Héros,
Courſes à la Cour qu'on ennuie;
Faut-il qu'un Sage s'aſſocie
A la proceſſion des Sots?
Auſſi, bien moins pour ſatisfaire
Un uſage faſtidieux,
Que reconnoiſſant & ſincere
Pour un Miniſtre généreux,
J'aurois de la naiſſante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la biſe impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fuſſe trouvé pris,
Et ſi, ſur l'avis déteſt.ble

D'un vieil Empyrique pendable,
Je ne me fusse encore muni
Des feux d'une fievre effroyable
Que je n'aurois point eu sans lui.
Or, dans les chimeres qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
Je m'en souviens, j'imaginai
Que, rayé du nombre des êtres,
Par Hyppocrate empoisonné,
J'étois où gisent nos ancetres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire:
Car, que fait-on, quand on est mort?
Je rappellois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la Métempsycose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux.
Par un Ministre digne d'eux,
Sans projet, sans inquiétude,
Libre de toute servitude,

Cherchant

Cherchant tour-à-tour & quittant
Et le monde & la ſolitude ,
Entre les plaiſirs & l'étude
Je vivois obſcur & content.
D'un délire ce fut l'image ,
Il l'étoit de la vérité.
Vous , qui recevez mon hommage ,
D'un loiſir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité ;
Ainſi , gravée en traits de flâme ,
La gratitude de mon ſort ,
Immortelle comme mon ame ,
Me ſuivra juſqu'au ſombre bord.



VERS

SUR LA TRAGÉDIE

D'ALZIRE.

QUELQUES ombres, quelques défauts
Ne déparent point une Belle ;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux regles, me dit-on, la Piece eſt peu fidelle ;
Si mon eſprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle,
Les pleurs décident mieux que les réfléxions.
Le goût, par-tout divers, marche ſans regle sûre.
Le Sentiment ne va point au haſard :
On s'attendrit ſans impoſture ;
Le ſuffrage de la Nature
L'emporte ſur celui de l'Art.
En dépit du Zoïle & du Cenſeur auſtere,
Je compterai toujours ſur un plaiſir certain,
Lorſqu'on réunira la Muſe de Voltaire
Et les grâces de la Gauſſin.





VERS

SUR LES TABLEAUX

Exposés à l'Académie Royale de Peinture (*).

Si l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés,
Et les Satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillans,
Tout meurt sous des Dieux indolens ;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours ramenent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumiere nouvelle
Dissipe le sommeil des Arts !
De la divinité d'Apelle
Le Temple s'ouvre à mes regards.
Naissez, sortez de vos ténebres,
Eleves de cet art charmant
Qui, de la nuit du monument,
Sauve les spectacles célebres,

(*) *Au mois de Septembre* 1737.

Et fixe la légéreté
De la fugitive Beauté :
De vos maîtres, que dans ce Temple
La patrie honore & contemple,
Diſtinguez, ſaiſiſſez les traits ;
Et, par le talent & l'exemple,
Elevés aux mêmes ſuccès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux :
C'eſt la ſeule gloire certaine,
Et l'avenir n'eſt rien pour nous.
Si dans cette illuſtre carriere,
La Peinture ſur ſes autels,
De Rigault ni de l'Argiliere,
N'offre point les traits immortels ;
A juſte titre elle a pu croire
Que c'étoit aſſez pour ſa gloire,
Aſſez pour enſeigner ſes loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys,
Et de conduire ſur ſes traces
Vanlo, le fils de la Gaité,
Le Peintre de la Volupté,
Et Nattier, l'éleve des Grâces,
Et le Peintre de la Beauté.
Quel préſage pour Polymnie !
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie
Annonce un triomphe nouveau ;
Après les exploits de Bellone,

Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignards,
Vous donc, & l'Ame & le Mécène
Des progrès d'un art fortuné,
Ouvrez des Muses de la Seine
Le Sanctuaire abandonné :
Des Amans de la Poésie
Qu'on y dépose les travaux,
Et que, sans basse jalousie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambroisie :
Par des réciproques secours
Augmentant leur clarté féconde,
Les Astres éclairent le monde
Sans se combattre dans leur cours.
Crébillon des Royaumes sombres (*)
Nous peindra les plaintives Ombres,
Et les célebres malheureux :
Voltaire du tendre Elysée (**)
Peindra les Mânes généreux ;
Et, descendu de l'Empyrée,
Rousseau viendra peindre les Dieux. (***)
Quelques favoris de Thalie
Sauront, avec légéreté,

(*) *La Tragédie.*
(**) *Le Poëme Epique.*
(***) *L'Ode.*

Crayonner l'Erreur, la Folie, (*)
L'hiſtoire de l'Humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergere
Seront les jeux de mes crayons,
Ou, ſi Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ſes rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Miniſtre à qui la patrie,
Dans ſes combats & ſes ſuccès,
Dut l'abondance, l'induſtrie,
Et l'éclat des jours de la Paix,
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le ſilence de Mars,
Rendre les beaux-arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux-arts.

Ut Pictura Poeſis erit. Horat.

(*) *La Comédie.*



LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRECIEUX jours dont fut ornée
La jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos Vers?

Votre douceur charmante & pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printemps.

Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers;
Les noms de Sujet & de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance
Compagne de l'égalité,

Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des faules leurs lambris;
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux defcendoient fur la terre,
Que ne fouilloient aucuns forfaits;
Dieux moins connus par le Tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les paffions n'étoient point nées
Les plaifirs étoient vertueux.

Sophifmes, erreurs, impofture,
Rien n'avoit pris votre poifon;
Aux lumieres de la Nature
Les Bergers bornoient leur raifon.

Sur leur République champêtre
Régnoit l'ordre, image des Cieux.
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On penfoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais fages,
Puifqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du beſoin ;
Des arts enjoués & paiſibles
La Culture fit tout leur ſoin.

La tendre & touchante Harmonie
A leurs jeux doit ſes premiers airs ;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ſes premiers Vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains deſirs,
Les eſpérances inquiettes,
Les longs remords des courts plaiſirs.

L'intérêt au ſein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni ſoufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins ſur les eaux.

Les Paſteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours juſqu'au tombeau,
Ne connoiſſoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices,
Et leur vieilleſſe ſans regrets.

La mort, qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux ;

Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts ;
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés ;
Du bandeau qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes, les pâles Alarmes
Ne marchoient point devant ses pas ;
Il n'étoit point suivi des Larmes,
Ni du Dégoût, ni du Trépas.

La Bergere, aimable & fidelle,
Ne se piquoit point de savoir ;
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougere étoit sa toilette,
Son miroir le crystal des eaux,
La jonquille & la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis ;
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit ſon plus bel âge
Du ſoin d'un troupeau plein d'appas ;
Et ſur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnoit pas.

O Regne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours ?
Juſtice, Egalité, Droiture,
Que n'avez-vous régné toujours ?

Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce ſort ſi doux ;
Un peuple vil de miſérables
Vit Paſteur ſans jouir de vous.

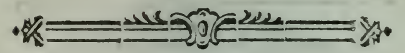
Ne peins-je point une chimere ?
Ce charmant Siecle a-t-il été ?
D'un Auteur témoin oculaire,
En ſait-on la réalité ?

J'ouvre les faſtes ſur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du ſang de ſon premier Berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'eſt donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos aïeux ;
En tout temps l'homme fut coupable,
En tout temps il fut malheureux.





ODE PREMIERE.

AU ROI,

SUR LA GUERRE (*).

Ainsi les Héros de Solime
Reſpectoient le ſang des humains ;
Ainſi, pour déſarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des ſacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de ſanglantes funérailles
Pouvoit ſeul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les aîles de la Gloire
Repoſoient ſur leurs pavillons ;
Tels ſont les exploits & les fêtes
Que l'Aurore de tes Conquêtes,

(*) *En* 1733.

GRAND ROI, préſage à tes beaux jours ;
Des Princes, l'honneur de ſon Temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,
Il te doit les mêmes ſecours.

Combattre & vaincre ſans juſtice,
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,
C'eſt n'être Héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs biſarres,
Qui de leurs ſujets, Rois barbares,
Mépriſent les cris douloureux;
Loin cette gloire trop funebre,
Qui pour les jeux d'un fou célebre,
Fait un peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes,
Souſcrit aux vœux de ta vertu,
Ses palmes ne ſeront point teintes
D'un ſang à regret répandu ;
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du monde, à ſes alarmes,
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins ſenſible aux conquêtes vaſtes
Qu'à l'heureux ſort de tes ſujets,
Tu faiſois écrire tes faſtes

Par la main ſeule de la Paix ;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent ſes Autels ;
Prends la foudre, & montre à la Terre
Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables Trophées
Que ceux que va dreſſer ton bras
Sur les diſcordes étouffées, (*)
Sur un reſte de cœurs ingrats !
En vain l'Envie, au pas oblique,
D'une ſuprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De ſecourir ſa liberté.

Tu ne parois dans la carriere
Que pour diſſiper ces complots,
Et lever l'injuſte barriere
Qui ferme un Trône à ſon Héros :
Secondé par d'heureux Miniſtres,
Tu briſes ces trames ſiniſtres ;
Qu'il regne, ce Roi vertueux !
Sa gloire étoit moins bien fondée

(*) *La Pologne.*

Et ſa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipſe légere
De ſon empire étincelant,
Du ſein de l'ombre paſſagere
L'Aſtre du jour ſort plus brillant:
Tel, vers les régions de l'Ourſe
STANISLAS reprenant ſa courſe,
Eclate enfin dans tout ſon jour:
Nos cœurs s'envôlent à ſa ſuite:
Et juſqu'aux Chars errans du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suede en vain deſire, (*)
Si quelque ſoin touche les morts,
Ombre, que la Viſtule admire,
Que ne reviens-tu ſur ſes bords?
Ton aſpect, domptant la furie,
Dans les antres de Sybérie
Replongeroit leurs habitans;
Mais tandis que je te rappelle,
STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile Renommée,
J'entends ta triomphante voix;
La Rébellion déſarmée

(*) *Charles XII.*

Tombe, & ſe range ſous ſes loix :
Que la brigue s'anéantiſſe.
Diſſipe, céleſte Juſtice,
Un fantôme de Royauté ;
Aſſure à ſon unique Maître,
Au ſeul qui mérite de l'être,
Un Trône deux fois mérité.

Noble compagne des diſgraces
Et des ſplendeurs d'un tendre Epoux,
Les Cieux t'appellent ſur ſes traces,
Va partager des jours plus doux ;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes grâces paroient nos contrées :
Tu vas emporter nos regrets :
Heureux, en perdant ta préſence,
Que l'Eſther, qu'adore la France
Te retrace dans ſes attraits !

Ainſi, des Rois, ton nom ſuprême,
Puiſſant LOUIS, eſt le ſoutien :
En défendant leur Diadême,
Tu releves l'éclat du tien ;
Où ſous ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroiſſent à nos regards ?
Mais quoi ! leurs cohortes craintives
Ont déja déſerté leurs rives,
Et tu regnes ſur leurs remparts.

Doutoient - ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi
Qui ſut impoſer à la terre
Un ſilence rempli d'effroi ?
France, ſi long-temps aſſoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En ſouveraine des combats :
Et compte encor ſur leurs murailles
Tes Triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes Soldats.

Mânes François, Mânes illuſtres,
Vous vainquez dans vos nourriſſons :
Dans un loiſir de quatre luſtres
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent, héritiers fideles,
Dans ces altieres Citadelles
Où la gloire porta vos loix ;
Au ſein des palmes de nos peres,
De leurs fils les deſtins proſperes
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favoriſa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Conſole tes flots en courroux ;

De l'Eridan l'onde enchaînée
Va partager ta deſtinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'eſt la Victoire:
Il fut Héros, il l'eſt encor;
Un nouveau trait s'offre à l'hiſtoire,
Un Achille dans un Neſtor:
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à ſa ſuite
Les Amours devenus guerriers;
Et les Ris, en caſques de roſes,
Dans ſon ſecond printemps écloſes,
Portent ſa foudre & ſes lauriers.

A ſa belliqueuſe allégreſſe
Les vieux Vainqueurs qu'il a formés,
Sentent renaître leur jeuneſſe
Et leurs courages ranimés:
Sur leurs Chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux ſecours tardifs du Germain.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux!
De nos renaiſſantes conquêtes
Renaîtront nos ſons généreux;

Reprenons ces nobles guitarres
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'Univers ;
Fleuriſſez, guirlandes arides,
Toujours les ſiecles des Alcides
Furent les ſiecles des beaux Vers.

GRAND ROI, ſur ce brillant modele,
Diſſipe le ſommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidele,
Par lui revivent les Céſars ;
Connoît-on ces Rois inſenſibles
Dont les Trônes inacceſſibles
Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles ;
La mort plongea leurs noms ſtériles
Dans la populace des Rois.

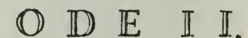
Fais naître de nouveaux Orphées,
C'eſt le ſort des Héros parfaits ;
Ils aſſureront tes Trophées,
En éterniſant tes bienfaits :
De tes victoires perſonnelles
Puiſſent leurs Lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr, ſur ſes aîles fleuries,
Ramenera les Alcyons.

Alors les Muſes unanimes

Chanteront de nouveaux Condés;
Déja par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été ſecondés :
Les Grâces briguent l'avantage
De chanter ſeules le courage
Du jeune Héros (*) de leur Cour;
Le Rhin l'eût pris, à ſon audace,
Pour le Conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

(*) *S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conti.*





ODE II.

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet aſyle ſolitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muſe, unique dépoſitaire
Des ennuis ſecrets de mon cœur :
Aux ris, aux jeux quand tout conſpire,
Pardonne ſi je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus ſenſible que Philomele,
Je viens ſoupirer avec elle
Dans le ſilence des forêts.

En vain ſur cette aimable rive
La jeune Flore eſt de retour;
En vain Cérès, long-temps captive,
Ouvre ſon ſein au Dieu du jour;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chere Patrie

Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette,
J'ai déja vu quatre printemps :
Une inquiétude secrette
En a marqué tous les instans ;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment ?

Mais que dis-je ? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramene
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret :
Les cavernes hyperborées,

Les plus odieuſes contrées
Savent plaire à leurs habitans;
Sur nos délicieux rivages
Tranſplantez ces peuples ſauvages,
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un inviſible reſſort,
Le laboureur en ſa chaumine
Vivroit-il content de ſon ſort ?
Hélas ! au foyer de ſes peres,
Triſte héritier de leurs miſeres,
Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naiſſance & l'habitude
Ne lui rendoient ſa ſolitude
Plus charmante que les palais ?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté,
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curioſité ;
Mais ſous quelque beau ciel qu'on erre,
Il eſt toujours une autre terre
D'où le ciel nous paroît plus beau ;
Loin que ſa tendreſſe varie,
Cette eſtime de la Patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans ſa courſe déplorée

S'il

S'il ſuccombe au dernier ſommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla ſon premier ſoleil,
Là ſon dernier ſoupir s'adreſſe,
Là ſon expirante tendreſſe
Veut que ſes os ſoient ramenés :
D'une région étrangere
La terre ſeroit moins légere
A ſes Mânes abandonnés.

Ainſi, par le jaloux Auguſte,
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuſte
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton Ombre exilée,
Aux Ombres des Scythes mêlée,
N'errât ſur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains. (*)

Heureux qui, des mers Atlantiques,
Au toît paternel revenu,
Conſacre à ſes Dieux domeſtiques
Un repos enfin obtenu;
Plus heureux le mortel ſenſible
Qui reſte, citoyen paiſible,

(*) *Triſt. l.* 3. *E.*

Où la nature l'a placé,
Jufqu'à ce que fa derniere heure
Ouvre la derniere demeure,
Où fes aïeux l'ont devancé.

Ceux qu'un deftin fixe & tranquille
Retient fous leur propre lambris,
Poffedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs;
Il ne faudroit qu'un an d'abfence
Pour leur apprendre la puiffance
Que la patrie a fur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulyffe,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypfo, plus propice,
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d'une Ifle charmante,
A Pluton, malgré fon Amante,
De fes jours il foumet le fil,
Aimant mieux, dans fa Cour déferte,
Defcendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits, qui peut méconnoître
L'Amour généreux & puiffant
Dont le féjour qui nous voit naître

S'attache notre cœur naiſſant ?
Ce noble Amour dans la diſgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le ſort & le danger :
A ta fuite il prêta ſes aîles,
Toi qui (*), par des routes nouvelles,
Volas loin d'un ciel étranger.

Cet Amour, ſource de merveilles,
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homere dans les veilles,
Et l'Achille dans les haſards ;
Il a produit ces faits ſublimes,
Ces ſacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide
Et le dévoûment d'un Codrus.

Quelle étrange biſarrerie
Traîna ces Stoïques errans,
Qui, méconnoiſſant la patrie,
Firent gloire d'en vivre abſens ?
Du nom de Citoyens du monde
En vain leur ſecte vagabonde
Crut ſe faire un titre immortel ;
L'Erreur adora ces faux Sages,

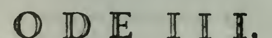
(*) *Dédale.*

La Raiſon, juſte en ſes hommages,
N'encenſa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame :
Je ne connois point pour vertu
Un goût, par qui je vois de l'ame
Le plus cher inſtinct combattu :
S'il faut t'immoler la Nature,
Je t'abhorre, Sageſſe dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Inſenſé le Mortel ſauvage
Qui, pour avoir le nom de Sage,
Oſe ceſſer d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un deſtin jaloux,
Que ne puis-je briſer les chaînes
Qui me retiennent loin de vous ?
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Echapper de ce labyrinthe
Par un induſtrieux eſſor,
Et jouir enfin ſans alarmes
D'un ſéjour où regnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or ?





ODE III.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambaſſadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muſe Bergere,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y ſeras point étrangere,
Tes Sœurs habitent ce ſéjour.

Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérans :
Il eſt encor l'amour des Sages ;
Mais il n'eſt plus l'amour des Grands.

Art chéri, ſi Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reſte un illuſtre aſyle,
Un Parnaſſe à tes Favoris.

De tes beautés arbitre juſte,
Un Héros chérit tes lauriers :
Tel Pollion, aux jours d'Auguſte,
Joignoit le goût aux ſoins guerriers.

Des Chantres vantés d'Aufonie,
Mécène fut le protecteur ;
Mais de leur fublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'Ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal,
Au plaifir d'être leur Mécene,
Le talent d'être leur rival.

Tu fais, Mufe, de quelle grâce
Sa lyre anime une chanfon ;
On croit entendre encore Horace,
Où l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la jufteffe,
Du Grec l'Atticifme charmant ;
Comme eux il offre la fageffe
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oferas-tu de ta mufette
Lui répéter les fimples airs ?
Ofe : ta candeur, ta houlette
Excufent tes foibles concerts.

On t'a dit fous quel titre illuftre
Le Tage autrefois l'admira :
A des fuccès d'un plus grand luftre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux, ſans être importune
Oſe lui parler en ces mots.

Digne fils d'un aimable pere,
Héritier de ſes agrémens ;
Imitateur d'un ſage frere, (*)
Héritier de ſes ſentimens ;

Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, ſans être né ſur le Trône,
On peut penſer & vivre en Roi.

Quand votre eſprit tranquille & libre
Se permettra quelques loiſirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,
Je vois quels ſeront vos plaiſirs.

Aux beaux Vers toujours favorable,
Toujours ſenſibles aux tendres arts,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Céſars.

(*) *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Duc de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*

On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phœbus :
C'eſt encor Rome magnifique,
Mais Rome ſavante n'eſt plus.

De tant de ſublimes Génies,
Il ne reſte chez leurs neveux
Que les chants où leurs ſymphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monumens,
Où leur mémoire conſacrée
Survit à la ſuite des temps.

Là de Menandre, autre Lélie,
Reprenant l'attique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux aſyles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguſte charmé.

Dans ces ſolitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces,
Et ſur ce rivage charmant
Vous vous direz : Ici les Graces
De Glycere inſpiroient l'Amant.

Là, du luth galant de Catulle,
Lesbie animoit les doux ſons :
Ici Properce, ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chanſons.

Aux tombeaux de ces Morts célebres,
Vénus répand encor des pleurs :
L'Amour, ſur leurs urnes funebres,
Attend encor leurs Succeſſeurs.

Ils garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'oſe toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne ſait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau,
Qui ſauva des nuits de la Parque
Les Conquérans du ſaint tombeau.

Muſes, Amour, ſéchez vos larmes :
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Diſciples regrettés.

Tivoli, Blanduſe, Albunée,
Noms immortels, ſacré ſéjour,

Sur votre rive fortunée
Apollon ramene ſa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords, conſolez-vous :
Un Favori des doctes Fées,
Dans lui ſeul vous les rendra tous.



ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE

DE TOURS.

Loin de moi, Déités frivoles,
Que la Fable invoque en ses vers,
Muses, Phœbus, vaines Idoles,
Ne prophanez point mes concerts;
Vérité, consacre mes rimes,
Sur tes Autels, seuls légitimes,
On verra fumer mon encens:
Fille du Ciel, Vérité sainte,
Descends de la céleste enceinte,
Pese à ton poids mes purs accens.

Les Vertus & non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'est peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la fastueuse Indolence,
Fille de l'oisive Opulence,
Occupe ces Trônes sacrés,
Où l'humble Foi, mere du Zele,

Plaça dans un temps plus fidele
Des Pontifes plus révérés.

A cet auguſte caractere ,
Un grand cœur répond autrement :
Il n'eſt le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement ;
Pour éclairer la multitude ,
Il puiſe dans l'active étude
Des immortelles vérités ,
Cet eſprit , ces traits de lumiere
Dont ſur une contrée entiere
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Egliſe antique ,
Dignes du Pontife immortel ,
Ces Paſteurs d'un zele héroïque ,
Dont la cendre vit ſur l'Autel :
Aſſidus habitans des Temples ,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faſte odieux ;
Et leur humilité profonde
Leur aſſuroit l'encens du monde,
Et les premiers trônes des cieux.

O ! qui te rendra ces oracles ,
Egliſe , immuable Sion ?
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle Nation ?

Comme

Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu ſans défenſeur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne ſucceſſeur.

D'un héritier de leur grande ame
RASTIGNAC t'offre tous les traits :
Rempli du même eſprit de flâme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, ſpectateur de ſa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de ſacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De ſoi-même on le voit prodigue,
En Pere, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux ſous ſon Empire,
L'Equité prononce ſes loix,
Sur ſon front la douceur reſpire,
La bonté parle par ſa voix.
Du pauvre il prévient la miſere,
Dans lui l'Orphelin trouve un pere,
L'innocence y trouve un appui ;
Il protége l'humble mérite,
Et la Vertu ſouvent proſcrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il ſait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,

Quand il veut, nouveau Chryſoſtôme,
Inſtruire & réformer les cœurs :
Son éloquence fructueuſe,
Par ſa force majeſtueuſe,
Maîtriſe & force les eſprits :
Promenant les grâces dociles
Sur les terres les plus ſtériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des ſciences ſublimes
Il joint celui des arts charmans ;
Il aime que l'appas des rimes
Embéliſſe le ſentiment :
Le Beau ſeul a droit de lui plaire ;
Cenſeur délicat & ſincere,
Il en décide toujours bien :
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques ſuffrages,
S'ils peuvent enlever le ſien.



ODE V.

SUR LA CANONISATION Des Saints Staniſlas Koſtka, & Louis de Gonzague.

QUEL Dieu, quelle nouvelle Aurore,
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau ſoleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant ſéjour.
Que vois-je ? ce n'eſt plus la terre :
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards ſurpris ;
Un Temple brille au ſein des nues :
Là, ſur des aîles inconnues,
J'éleve mes libres eſprits.

De l'Eternel vois-je le trône ?
Les Anges, ſaiſis de reſpect,
De la ſplendeur qui l'environne
Ne peuvent ſoutenir l'aſpect ;
Mais quoi ! vers ce trône terrible,
A tout mortel inacceſſible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumiere,

Quittant la terreſtre carriere,
Deux Mortels vont prendre l'eſſor.

Vôlez, Vertus, & ſur vos aîles
Enlevez leur Char radieux,
Juſqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-Dieux;
Ils vont: la main de la Victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-temps leur marqua:
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms ſublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur des harpes majeſtueuſes,
A l'envi les céleſtes Chœurs
Chantent les flammes vertueuſes
Qui conſumeront ces beaux cœurs.
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les ſceptres foulés ſous leurs pas:
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïſme de la grace
Ils conſacrerent leurs combats.

Tout le Ciel, ému d'allégreſſe,
Chante ces nouveaux habitans;
La Religion s'intéreſſe
A leurs triomphes éclatans;

La Vérité leur dreſſe un trône,
La Candeur forme leur couronne
De myrthes ſaints toujours fleuris ;
Et dans cette fête charmante,
Chaque Vertu retrouve & vante
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elyſée ?
Des plaiſirs ſans vivacité,
Dont la douceur bientôt uſée
Ne laiſſoit qu'une oiſiveté ;
Vains ſonges de la Poéſie !
Le Ciel offre à l'ame choiſie
Un bonheur plus vif, plus conſtant
Dans les délices éternelles,
Qui conſervent, toujours nouvelles,
Le charme du premier inſtant.

Là, goûtant de l'amour ſuprême
Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs, dans le ſein de Dieu même....
Mais quel bras ſuſpend mes accords ?
Une ſecrette violence
Force ici ma lyre au ſilence,
Tous mes efforts ſont ſuperflus ;
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs :
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles,
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoissent pas :
Que Dieu, par des loix glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Les Cyprès de vos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la Foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquérans, Héros profanes,
Pendant vos jours, Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables Mânes ?
Vos sépulchres sont ignorés :
Par le noir abîme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort ;
Tandis que, de leur sépulture,

Les Saints régiſſent la Nature,
Et briſent les traits de la Mort.

Tout change. Des divins Cantiques
Je n'entends plus les ſons pompeux;
Le Ciel me voile ſes portiques
Dans un nuage lumineux:
Tout a diſparu comme un ſonge;
Mais ce n'eſt point un vain menſonge
Qui trompe mes ſens éblouis:
Rome a parlé: tout doit l'en croire;
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples, dans des fêtes conſtantes,
Renouvellez un ſi beau jour;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleſte Amour:
Répétez les chants de louanges,
Que l'unanime voix des Anges
Conſacre aux nouveaux Immortels;
Et que, ſous ces voûtes ſacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place ſur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoiſſans.

A leur héroïque courage,
L'Univers a vu que votre âge,
Capable d'illuſtres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la Terre,
Et donner au Ciel des Héros.



ODE VI.

A UNE DAME

*Sur la mort de ſa Fille, Religieuſe à A**.*

UNE douleur obſtinée
Change en nuits vos plus beaux jours,
Près d'un tombeau proſternée
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'aurore
Réveille vos ſoins amers;
La nuit vient & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop juſtement attendrie,
Vous avez dû, pour un temps,
Plaindre une Fille chérie
Moiſſonnée en ſon printemps;
Dans ces premieres alarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur eſt jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'eſt être trop conſtante
Dans de mortels déplaiſirs,
La Nature ſe contente
D'un mois entier de ſoupirs :
Hélas ! un chagrin ſi tendre
Sera-t-il ſu de ta cendre,
Ombre encor chere à nos cœurs ?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amere
N'attendrit pas le deſtin,
Malgré les cris d'une mere,
La Mort retient ſon butin ;
Avide de funérailles,
Ce monſtre, né ſans entrailles,
Sans ceſſe armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuſe des tombeaux.

La Mort, dans ſa vaſte courſe,
Voit des parens éplorés
Gémir, (trop foible reſſource !)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et ſous les mêmes Cyprès.

Des Enfers pâle Miniſtre,
L'affreux Ennui, fier Vautour,
Les pourſuit d'un vol ſiniſtre,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique triſteſſe
N'imitez point la foibleſſe :
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendreſſe
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,
Comme ces ſombres eſprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis ?
C'eſt à tort que le Portique
Avec le Parnaſſe antique
Tient qu'il eſt doux de gémir ;
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaiſir.

Dans l'horreur d'un bois ſauvage
La Tourterelle gémit ;
Mais ſe faiſant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit ;
Semblable à la Tourterelle,
En vain la Douleur fidelle
Veut conſerver ſon dégoût ;
Le Temps triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant,
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie,
Le Temps essuya ses pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur son aîle fugitive
Si le Temps doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter,
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime,
Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur :
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle ?
J'y songeai dès son berceau :
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non, ſtoïques exemples,
Vous êtes d'un vain ſecours;
Ce n'eſt que dans tes ſaints Temples,
Grand Dieu! qu'eſt notre recours.
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte:
N'eſpérez rien des mortels;
Un conſolateur vous reſte,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au Sanctuaire,
Soumiſe aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mere
Chrétienne dans ſes regrets:
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du Diſpenſateur des jours;
Il rompt nos plus tendres chaînes
Pour fixer ſeul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le ſort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort:
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins:
Pour Dieu ſeul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel alloit marcher;
Déja pour le ſacrifice
L'Amour ſaint dreſſe un bûcher:
L'encens, les fleurs, tout s'apprête,
Bientôt ta jeune conquête.....
Mais, quels cris! Qu'entends-je? Hélas!
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainſi périt une roſe
Que frappe un ſouffle mortel;
On la cueille à peine écloſe
Pour en parer un Autel.
Depuis l'aube matinale,
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un Temple enchanté;
Le jour fuit, la nuit fatale
Enſevelit ſa beauté.

Ciel! nous plaignons ſa jeuneſſe
Dont tes loix tranchent le cours;
Mais aux yeux de ta ſageſſe
Elle avoit aſſez de jours.
Ce n'eſt point par la durée
Que doit être meſurée
La courſe de tes Elus,
La mort n'eſt prématurée
Que pour qui meurt ſans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point ſon bonheur;
Par ces ſolides maximes
Raffermiſſez votre cœur.
Que l'Arbitre des années,
Dieu, qui voit nos deſtinées
Eclore & s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.



ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

Quelle Furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le ſein :
L'inſenſible Oubli, l'Inſolence,
Les ſourdes Haînes, en ſilence,
Entourent ce monſtre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir ſa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels ſignes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes baſſeſſes inſignes,
Quel ſilence aſſoupit Phœbus ?
Trop long-temps tu fus épargnée ;
Sur toi, de ma Muſe indignée
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux, même en fouillant mes rimes,
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naiſſons - nous injuſtes & traîtres ;
L'homme eſt ingrat dès le berceau ;
Jeune, ſait - il aimer ſes Maîtres ?
Leurs bienfaits lui ſont un fardeau :
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui - même,
Préſomptueux dans tout état ;
Vieux enfin, rendez lui ſervice,
Selon lui, c'eſt une juſtice :
Il vit ſuperbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on ſuit,
Pourquoi garder l'Ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit ?
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t-il tant à nos cœurs ?
Es - tu de ces vertus ſéveres,
Qui, par des regles trop auſteres,
Tyranniſent leurs ſectateurs ?

Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits :
L'amour-propre en ſecret s'oppoſe
A de reconnoiſſans effets ;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même ſe ſuffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,

Il craint dans la reconnoiſſance
Un témoin de ſon impuiſſance,
Et du beſoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaiſante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux ſe préſente
Sous le manteau de l'Amitié:
Il rempe, adulateur ſervile;
Vous penſez, à ſes vœux faciles,
Que vous allez faire un ami;
Triſte retour d'un noble zele:
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut-être même un ennemi.

Déja ſon œil fuit votre approche,
Votre préſence eſt ſon bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.
Monſtre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous ſentez le bien qu'on vous fait;
Seul des monſtres le plus ſauvage,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

Mais n'eſt-ce point une chimere,
Un fantôme que je combats?
Fut-il jamais un caractere
Marqué par des crimes ſi bas?

O Ciel ! que n'eſt-ce une impoſture ?
A la honte de la Nature
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t il, mortels bienfaiſans,
Que vos mains déſormais ſtériles
Ne répandent plus leurs préſens ?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire.
Il vaut mieux, d'un ſoin généreux,
Servir une foule coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons déſintéreſſés :
Aucun n'eſt exclus de leurs temples,
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés :
Le Soleil qui, dans ſa carriere,
Prête aux vertueux ſa lumiere,
Luit auſſi pour le ſcélerat ;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juſte Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive, ni voix ?

Que l'ingrat n'eſt-il ta victime,
Ainſi qu'il le fut autrefois ?
Que ne reprends-tu, dans notre âge,
De ton antique Aréopage
L'équitable ſévérité ?
L'Ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit, loin de la Patrie,
Un oſtraciſme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athenes,
Sur la juſtice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proſcriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort ;
La Méconnoiſſance & l'Envie
Leur font, de leur illuſtre vie,
Un crime digne de la mort.

Ainſi parloit, fuyant ſa Ville,
Thémiſtocle aux Athéniens :
» Tel qu'un palmier qui ſert d'aſyle,
» J'en ſers à mes Concitoyens.
» Pendant le tonnerre & l'orage,
» Sous mon impénétrable ombrage
» La peur des foudres les conduit ;
» L'orage ceſſe, on m'abandonne,
» Et long-temps avant mon automne
» La foule ingrate abbat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble & ſenſible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui ſe doit à nous.
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharſale
Voit ſes jours vainqueurs abattus :
Mais de tant de coups le plus rudé
Fut celui que l'Ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels, ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous fléchir !
Ou, ſi de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maîtres :
O honte ! ces ſtupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
Oui. Que Séneque vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'Arene
De l'amphithéâtre Romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un eſclave condamné ;
Mais à l'aſpect de ſa victime
Il recule, il tombe étonné ;
Sa cruauté ſe change en joie :
On lance ſur la même proie
D'autres lions plus en courroux :
Le ptemier, d'un cœur indomptable,

Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.

Autrefois du rivage More
Cet eſclave avoit fui les fers ;
Trouvant ce lion, jeune encore,
Abandonné dans les déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe ;
L'animal, ému de tendreſſe,
Reconnoît ſon cher bienfaiteur :
Un inſtinct de reconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe ;
Il ſauve ſon libérateur.



ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

Frivole ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts, l'aimable lyre,
N'a-t-elle point d'accords touchans ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Graces.
Que le Goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre,
Mêlez des fleurs à ses lauriers ;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers,
Mars effraieroit vos voix timides :
Laissez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros :
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces & sensibles
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractere
D'un Prince formé de vos mains:
STANISLAS..... ce nom doit vous plaire,
Rappellez ses premiers destins:
Je vous vois, brillantes Déesses,
Combler son cœur de vos largesses,
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale,
Pourquoi n'en a-t-il point les droits?
Il possede une ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois!
Grâces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle Sort;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déja l'allégresse éclate;
Il paroît, il est couronné,
Il charme l'austere Sarmate
Au pied du Trône prosterné;
Pour munir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la justice,
La Victoire y mêle la voix

D'un

D'un jeune Arbitre des Couronnes, (*)
Moins jaloux d'occuper des Trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits ſublimes,
Un temps les voit victorieux....
Mais quelle ſoudaine diſgrace !
Charles tombe, ſon nom s'efface :
Son pouvoir eſt évanoui.
O Conquêtes ! ô ſort fragile !
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces !
Quand la Suede pleure ſon Roi,
Pologne, le plus doux des Princes
Ceſſe auſſi de régner ſur toi.
Il t'en reſte encor l'eſpérance.....
Sois ſon aſyle, heureuſe France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
S'il perd des ſujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit ſans ſplendeur ;

(*) *Charles XII.*

Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur :
Que Bellone enſuite ou les trames,
La raviſſent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'Equité,
Loin de perdre rien de ſon luſtre,
Leur grand cœur, d'un malheur illuſtre,
Tire une nouvelle clarté.

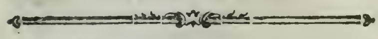
Oui, ta fuite, injuſte Fortune,
N'enleve rien à la Vertu :
Quelle abatte une ame commune,
STANISLAS n'eſt point abattu :
Senſible à ſa valeur ſublime,
Reviens & répare ton crime ;
Le Ciel t'en ouvre les chemins :
De ſon héroïque Famille,
Dans le ſein d'une auguſte Fille,
Il éternife les deſtins.

Ainſi, par d'heureux avantages,
Le ſang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au ſang des Héros Bourbons :
Cette ſource illuſtre & féconde
Donnera des Vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux ;
Et les Souverains de la France
Compteront avec complaiſance
STANISLAS entre leurs aïeux.

Nymphe, dont les flots tributaires
Aiment à couler ſous ſes loix,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ſes graces, ſes exploits.
Conſerve ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjouis;
Sans doute le fier Boriſthêne
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers, & pour les lire,
GRAND ROI, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire,
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flatté dans ma peinture;
Du fade encens de l'impoſture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'eſt, dans ce chant lyrique,
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.





ODE IX.

SUR

LA CONVALESCENCE DU ROI.

COMPAGNE des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée,
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvres la barriere;
Ta lumiere immortelle a pénétré mes sens,
Et des Cieux, avec toi, je franchis la carriere
Sur les aîles des Vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Escaut, & du Rhin aux deux Mers,
Je vois ces Champs heureux, cet Empire célebre,
L'honneur de l'Univers.

Tu parles: je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embélir à ton brillant récit;

Par-tout du plus grand Roi, du plus chéri des
Princes,
L'heureux nom retentit.

» Qu'il regne; que tout cede à la préſence au-
» guſte
» D'un Roi forcé de vaincre & d'inſtruire les
» Temps,
» Qu'il auroit pu paſſer du Trône d'un Roi
» juſte,
» Au char des Conquérans.

» Moins ſenſible au renom que lui fait la Vic-
» toire,
» Qu'au repos des humains, au bien de ſes
» ſujets,
» Du deſtin des vainqueurs il ne veut que la
» gloire
» D'Arbitre de la Paix.

» Qu'il vive; que ſon regne, & célebre & pai-
» ſible,
» Paſſe l'âge & l'éclat des regnes les plus beaux,
» Ainſi que ſa ſageſſe & ſon cœur né ſenſible
» Surpaſſent les Héros ».

A ces vœux redoublés, que cent concerts ſe-
condent,
Le vaſte ſein des airs répond de toutes parts,

Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes !
Les Arts, peuple brillant, fervent tous tes defirs ;
Ta vaillance commande au deftin des conquêtes,
Et ton goût aux plaifirs.

O Ciel ! quel changement ! Nymphe immortelle, arrête !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu !
Tes rayons font éteints ; tout cede à la tempête ;
Le jour a difparu.

Aux acclamations des fêtes renaiffantes
Quel filence profond fait fuccéder l'horreur !
Il ceffe : le tumulte & des voix gémiffantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau fubit frappe-t-il la Patrie ?
Le cri de fa douleur s'éleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaiffeau que les Vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténebres :
Quel fpectacle ! quel deuil ! Citoyens & Guerriers,
Tout gémit, tout friffonne, & des ombres funebres
Entourent nos lauriers.

Quel ſombre égarement ! où court ce peuple en
larmes ?
Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ! ô douleur !
je frémis.
Quel tombeau ! je ſuccombe aux plus vives
alarmes,
Il eſt près de LOUIS.

Ciel ! peux-tu l'ordonner ! eh ! quels ſont donc
les crimes
D'un peuple humain, fidele aux vertus comme
aux loix,
Pour frapper d'un ſeul coup cet amas de victimes
Qui t'adreſſe ſa voix ?

Occupé de LOUIS plus que du Diadême,
L'Etat n'offre à mes yeux qu'une Famille en
pleurs
Près d'un Pere expirant, qu'on pleure pour lui-
même
Du plus profond des cœurs.

De l'Empire des Lys tutélaire Génie,
Viens, ſuſpends tes lauriers, fruit d'un temps
plus ſerein ;
Un ſiecle de ſuccès nous eſt moins que la vie
Du plus cher Souverain.

Tu veillois ſur ſes jours, quand ſon ardeur guer-
riere,
Sous les foudres de Mars l'expoſoit en ſoldat;

Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumiere,
Et l'ame de l'Etat.

O bonheur ! quelle Aurore a dissipé les ombres ?
L'Espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succede aux voiles les plus sombres :
Louis nous est rendu !

Respirez, renaissez, Provinces alarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports ;
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix ;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui fait parler des Rois.

S'il falloit, ô Destin ! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidele ?
Quel Roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austere puissance,
Les Maîtres des humains, au sommet des grandeurs,

Ignorent trop ſouvent quel rang on leur diſpenſe
Dans le ſecret des cœurs.

S'ils ſavent être aimés, ſuivis de la Contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté ?
L'Eſclavage, autour d'eux, établiſſant la Feinte,
Chaſſa la Vérité.

Ainſi toujours glacés, toujours inacceſſibles
Au premier des plaiſirs pour qui l'homme eſt formé,
Ils meurent ſans aimer, & ſans être ſenſibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur pouſſiere.
Leur fin expoſe au jour les cœurs de leurs ſujets,
Le flambeau de la mort eſt la ſeule lumiere
Qui ne trompe jamais.

Vous jouiſſez, grand Roi, d'un plus heureux partage ;
L'inſtant qui juge tout & qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque Citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous ſuivre ſans ceſſe,
Don plus ſatisfaiſant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roi qui connoît le charme & la tendreſſe
Des ſentimens du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le maître,
Que par tout le Héros alloit être admiré ;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme est adoré.



ODE X.

SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes penſées,
Tes loix ſont-elles effacées ?
Toi qui ſeule régnois ſur les premiers mortels,
Dans cette race miſérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuſe Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, eſclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'eſpoir des faux biens ;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de ſacrées,
Par-tout je vois des fers & de triſtes liens.

N'eſt-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juſte équilibre,
Vive, maître de ſoi, ſans aſſervir ſes jours ?
S'il en eſt, montre moi ce Sage,
Lui ſeul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur ſous ſa loi ſe range pour toujours.

Tu m'exauces, Nymphe ingénue :
Dans une contrée inconnue,
Sur des aîles de feu je me sens enlevé;
Quel Ciel pur ! quel paisible empire !
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,
Où la fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux,
Il est un Port sûr & tranquille,
Qui maintient, dans un doux asyle,
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de la sécurité,
Dans un Temple simple & rustique,
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des Palais bruyans du fastueux Plutus :
Là, sous tes loix & sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le Vrai, les Plaisirs purs, les sinceres Vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,

Le

Le vulgaire & les Grands ne te ſuivirent pas :
Tu n'eus pour ſujets que ces Sages
Qui doivent l'eſtime des âges
A la ſageſſe acquiſe en marchant ſur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de ſons brillans,
Si le fracas de la Fortune,
Ou ſi l'Indigence importune
Eût troublé leur ſilence, ou caché leurs talens.

Mais en vain tu fuyois la Gloire :
La Renommée & la Victoire
Vinrent dans tes déſerts ſe choiſir des Héros,
Mieux formés par tes loix ſtoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la nobleſſe & l'orgueil des faiſceaux.

Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabrices & les Camilles,
Et ces ſages Vainqueurs, Philoſophes guerriers,
Qui, du char de la Dictature,
Deſcendant à l'Agriculture,
Sur tes ſecrets Autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Déïté paiſible,
Le Mortel ſagement ſenſible
Qui jamais loin de toi n'a porté ſes deſirs !
Par ſa douce mélancolie,

Sauvé de l'humaine Folie ,
Dans la Vérité ſeule il cherche ſes plaiſirs.

Ignoré de la multitude ,
Libre de toute ſervitude ,
Il n'envia jamais les grands biens , les grands noms :
Il n'ignore point que la foudre
A plus ſouvent réduit en poudre
Le Pin des monts altiers , que l'Ormeau des vallons.

Sourd aux cenſures populaires ,
Il ne craint point les yeux vulgaires ,
Son œil perce au-delà de leur foible horiſon :
Quelques bruits que la foule en ſeme ,
Il eſt ſatisfait de lui-même ,
S'il a ſu mériter l'aveu de la Raiſon.

Il rit du Sort , quand les conquêtes
Promenent de têtes en têtes
Les couronnes du Nord , ou celles du Midi :
Rien n'altere ſa paix profonde ,
Et les derniers inſtans du monde
N'épouvanteroient point ſon cœur encore hardi.

Amitié , charmante Immortelle ,
Tu choiſis à ce cœur fidele
Peu d'amis, mais conſtans, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le caprice ,

Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris ;
Ecartant ces songes funebres
Qui, parmi l'effroi des ténebres,
Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon :
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne fut l'être
Sur le trône éclatat des ayeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
Par ces plaisirs philosophiques,
Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Cher de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidele à ce sage systême,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs.

ODE XI.

A VIRGILE,

Sur la Poésie Champestre.

Suspends tes flots, heureuſe Loire,
Dans ces Vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula ſous de plus beaux Cieux.

Ingénieuſes rêveries,
Songes rians, ſages loiſirs,
Venez ſous ces ombres chéries,
Vous ſuffirez à mes deſirs.
Plaiſirs brillans, troublez les Villes,
Plaiſirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaiſirs.

Mais pourquoi ce triſte ſilence ?
Ces lieux charmans ſont-ils déſerts ?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts ?

Sur ces gazons & ſous ces hêtres,
D'une troupe d'Amans champêtres
Que n'entends-je les libres airs !

Quel ſon me frappe ? Une voix tendre
Sort de ces bocages ſecrets,
On ſoupire ; pour mieux entendre,
Entrons ſous ces ombrages frais.
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et ſa Couronne eſt un Cyprès.

Seuls confidens de ſa retraite,
Les Amours conſolent ſes maux ;
L'un lui préſente la houlette,
L'autre aſſemble des chalumeaux :
Foibles ſecours ! Rien ne la touche,
Des pleurs coulent ; ſa belle bouche
M'en apprend la cauſe en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes ;
Je vais quitter ces beaux vergers ;
Aux champs François perdant mes charmes
Je fuis ſur des bords étrangers.
Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des Bergeries,
C'eſt qu'il n'eſt plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie,
Aſſerviſſant mes libres ſons,

Eut de la moderne Ausonie
Banni mes premieres chansons ;
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées :
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs & touchans ;
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa musette
Au jeune Amant de Timarete
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Elysée
Posséda Racan & Segrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la Muse fleurie
D'un nouveau Berger de Neustrie (*)
En sauva-t-elle quelques traits.

Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté,
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la premiere beauté :
N'entendant plus aucun Tityre,

(*) *M. de F**.*

N'ayant rien d'aimable à redire,
L'Echo ſe tut épouvanté.

La Bergere, outrant ſa parure,
N'eut plus que de faux agrémens;
Le Berger, quittant la nature,
N'eut plus que de faux ſentimens:
Et ce qu'on appelle l'Eglogue
Ne fut plus qu'un froid Dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

Leur voix contrainte ou doucereuſe
Mit les Dryades aux abois,
Leur guitarre trop langoureuſe
Endormit les oiſeaux des bois;
Les Amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma ſuite
La perte des premiers hautbois.

Tendres Muſes de cet Empire,
O! ſi ſortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je ſoupire,
Ranimoit ſa voix ſur vos bords;
S'il quittoit ſa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déeſſe agile
Fuit à travers des bois naiſſans....
Viens donc, parois, heureux Virgile.

De vingt fiecles reçois l'encens :
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger François, gagne un fuffrage
Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta Mufe aura ton air charmant ;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît fous ton habillement ;
Tout lui fied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajuftement.

Viens fur les Tyrcis de Mantoue
Réformer ceux de ce féjour ;
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue :
Guidé par toi, l'Enfant Amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes,
Comme il parle aux Nymphes de Cour.

Affranchis l'Eglogue captive,
Tire-la des chaînes de l'Art ;
Qu'elle foit tendre, mais naïve,
Belle fans foin, vive fans fard ;
Que dans des routes naturelles,
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En induftrieufe Bergere,
Qu'elle dépeigne les forêts,

Mais ſur une toile légere,
Sans des coloris indiſcrets ;
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La Nature, ſur chaque image,
Doit guider les traits du pinceau ;
Tout doit y peindre un payſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau :
L'œil eſt choqué, s'il voit reluire
Les Palais, l'Or & le Porphyre
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des Grottes, des Fontaines,
Des ampres, des Sillons dorés,
Des Prés fleuris, des vertes Plaines,
Des Bois, des Lointains azurés :
Sur ce mélange de ſpectacles,
Ses regards volent ſans obſtacles,
Agréablement égarés.

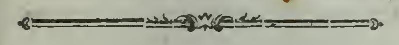
Là, dans leur courſe fugitive,
Des ruiſſeaux lui ſemblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dédale de canaux,
Et qu'avec faſte & violence
Une Sirene au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scène toute inculte,
Mais, par-là, plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux,
Le cœur, sur l'aîle de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la Ville,
Vient être Berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laissent parler la Vérité:
A la suite de l'Innocence,
Là voltige la Liberté:
Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la Vertu pure
Sous l'habit de la Volupté.

Oui, la Vertu vit solitaire
Chez les Bergers ses favoris,
Fuyant le Faste & l'Art austere,
Elle y badine avec les Ris:
Farouche Vertu du Portique,
De ton mérite sophistique
Pourrions-nous être encore épris!

Aux vrais biens, par un doux mensonge,
L'Eglogue rend ainsi les cœurs:
La raison fait que c'est un songe,
Mais elle en saisit les douceurs:
Elle a besoin de ces fantômes.
Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs.



AVERTISSEMENT

SUR

LES ÉGLOGUES

DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

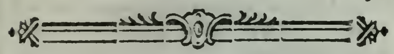
CET Ouvrage eſt moins une exacte Traduction, qu'une imitation hardie des Eglogues de Virgile ; l'exactitude Claſſique & Littérale ne ſert qu'à rabaiſſer l'eſſor Poétique ; l'Auteur a cru devoir en ſecouer le joug, intimidé & averti par le peu de ſuccès de quelques Traducteurs de diférens Poëtes ; Traducteurs craintifs & ſcrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail, que celui de prouver au Public qu'ils ſavoient expliquer mot pour mot leur Auteur : mérite de Pédant ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conſerver l'air Latin à leur Original, ils l'on ſouvent privé

des beautés que la Langue Françoise devoit lui prêter. Ils ont pris beaucoup de peine ; il en falloit moins pour mieux faire : le vrai goût demande qu'on marche à côté de son Auteur, sans le suivre en rempant, & sans baiser humblement tous ses pas. On doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son style étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, & les exprimer comme il auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre Langue. Le caractère libre de la Poésie Françoise ne se plie point volontiers à la précision du Vers Latin ; ainsi on s'est mis au large, sans s'enchaîner aux termes : on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses ; on a quelquefois resserré, quelquefois étendu les pensées du Poëte, selon le besoin des transitions & les contraintes de la Rime. On ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à-peu-près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les grâces accompagnent dans le Texte, & qu'elles abandonneroient

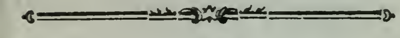
*donneroient dans la Verſion ; par exemple, la circonſtance des mœurs d'Eglé, dans la ſixieme Eglogue, & la Joue enluminée du Dieu Pan dans la dixieme, n'ont rien de bas dans le Latin : ce ſont des ſituations naïves que la délicateſſe de l'expreſſion releve ; mais elles ne préſenteroient en François qu'une idée baſſe & burleſque ; ces légers retranchemens ſont rachetés & remplacés par un peu plus d'étude dans les endroits rians & favorables. Il n'eſt pas beſoin de juſtifier quelques changemens dans les noms des Bergers ; choſe indifférente, & qui n'ôte rien au ſujet ni à la conduite du Poëme. On s'eſt permis une liberté plus conſidérable, mais qu'on a cru néceſſaire à nos mœurs & à notre goût ; c'eſt le changement de quelques noms de Bergers en des noms de Bergeres ; par-là les ſentimens ſont ramenés dans l'ordre, l'Amour ſe trouve dans la nature, & le voile eſt tiré ſur des images odieuſes & déteſtées, qui pouvoient cependant plaire au ſiecle dépravé du Poëte. C'eſt par ces mêmes égards qu'on a riſqué la métamorphoſe de l'*ALEXIS. *Quelques perſonnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont*

enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celle de l'amour même ; le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, & auroit rendu aux sentimens de Corydon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.





ÉGLOGUES DE VIRGILE.



ÉGLOGUE PREMIERE.

TITYRE.

MELIBE'E, TITYRE.

MELIBE'E.

TRANQUILLE, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez : mais pour nous, infortunés Bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable Patrie ;
Seul vous ne quittez point cette terre chérie,
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foibleſſe,
Accorde ces loiſirs aux jours de ma vieilleſſe:
Oui, je mets ce Héros au rang des Immortels,
Le ſang de mes agneaux rougira ſes Autels;
Si mon troupeau tranquille erre encor ſur tes rives,
Quand le ſort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaſte effroi trouble nos champs déſerts,
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'eſt un bienfait de ce Dieu ſecourable;
C'eſt à lui que je dois ce deſtin favorable.

MELIBE'E.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je ſuis étonné de trouver un heureux!
Je ſuis, traînant à peine en cet exil funeſte,
De mes nombreux troupeaux le déplorable reſte:
Cette triſte brebis, l'eſpoir de mon troupeau,
Dans ſa fuite a perdu ſon languiſſant agneau:
Déja, dans ma douleur, j'ai briſé ma muſette:
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette?
Hélas! ſouvent le Ciel, irrité contre nous,
Par des ſignes trop sûrs m'annonçoit ſon courroux,
Trois fois, il m'en ſouvient, dans la forêt prochaine,

Le tonnerre à mes yeux eſt tombé ſur un chêne;
De ſiniſtres oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs:
Mais pourquoi rappeler ces douloureux préſages?....
Berger, quel eſt ce Dieu qui reçoit vos hommages?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient ſa Cour,
Sa préſence embélit un plus noble ſéjour;
Rome eſt ce lieu charmant : autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au-deſſus de Mantoue;
Quelle étoit mon erreur ! ſur ces bords enchantés
Le Tybre voit briller la Reine des Cités:
Rome l'emporte autant ſur le reſte des Villes,
Que le plus haut Cyprès ſur les buiſſons ſtériles.

MELIBE'E.

Quel eſpoir vous porta vers ces aimables lieux?

TITYRE.

La Liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux:
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices:
Mes derniers ans pourront couler ſous ſes auſpices;
Mantoue à mes deſirs refuſoit ce bonheur,
Par d'inutiles ſoins je briguois ſa faveur;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens ſacrifices

Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de géniſſes,
Vainement j'implorois l'heureuſe Liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'oſai porter ma plainte au Souverain du Tybre :
J'étois alors eſclave ; il parla, je fus libre.

MELIBE'E.

Lorſque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces ſombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée ;
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendriſſoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépériſſoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triſte ſolitude,
Je ſouffrirois encor la même ſervitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours
Et ſes Dieux pouvoient ſeuls me faire d'heureux jours :
Là, j'ai vu ce Héros que chante ma tendreſſe,
Il eſt dans le printemps d'une belle jeuneſſe ;
Allez, Bergers, dit-il, conſervez en repos

Votre séjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses Autels recevront mon encens.

MELIBE'E.

Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos miseres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos peres;
Vos troupeaux, respectés du barbare vainqueur,
Demeureront ici sous leur premier Pasteur;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres sauvages:
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des saules & du thin;
Nos champs abandonnés vont rester inutiles,
Les vôtres, par vos soins, seront toujours fertiles;
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris:
Les amoureux soupirs des Rossignols fideles,
Les doux gémissemens des tendres Tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'amour saura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage,
Le Cerf, d'un vol hardi, traversera les airs,

Les habitans des eaux fuiront dans les déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une ame ingrate.

MELIBE'E.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux!
Nos Pasteurs pleurent tous une même disgrace,
Nous fuyons dispersés; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats,
Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimats:
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déserts voisins de la Zone Torride;
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours;
Quoi! je ne verrai plus ces campagnes si cheres,
Ni ce rustique toît hérité de mes peres!
O Mantoue! ô du moins si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons!
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes;
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes,
D'avides étrangers, des soldats inhumains
Désoleront ce champ cultivé de mes mains;
Etoit-ce donc, grands Dieux! pour cette troupe indigne

Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne ?
C'en eſt fait ; pour toujours recevez mes adieux,
Bords ſi chers à mon cœur & ſi beaux à mes yeux.
O Guerre ! ô triſte effet des diſcordes civiles !
Champs, on vous ſacrifie à l'intérêt des Villes :
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un ſort bien rigoureux ;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir ſur la verdure :
Suivez-moi, foible reſte, infortunés moutons,
Pour la derniere fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau : Berger, ſuivez mes pas.
Theſtile nous apprête un champêtre repas ;
Le jour fuit, hâtons-nous : du ſommet des collines
L'ombre deſcend déja dans ces plaines voiſines,
Les oiſeaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'éleve ſur les airs.



ÉGLOGUE II.

IRIS.

L'ASTRE brûlant du jour ſur nos paiſibles rives
Répandoit du Midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon, errant dans l'horreur des forêts,
Aux déſerts attendris confia ſes regrets.
Il adoroit Iris : d'une plaine étrangere
Il vouloit dans ſon champ attirer la Bergere :
Iris étoit promiſe aux feux d'un autre Amant,
Et plaignoit Coridon ſans calmer ſon tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres;
Solitaire, il venoit ſe cacher ſous des hêtres;
C'eſt-là qu'ayant conduit ſes troupeaux languiſ-
ſans,
Il ſoupiroit un jour ces douloureux accens.
Hâtez vous, ſombres jours d'une odieuſe vie;
Puiſque toute eſpérance à mes vœux eſt ravie,
Puiſqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des
jours ?
Du moins plaignez les maux que ma langueur
me cauſe;
Il eſt l'heure du jour où tout ici repoſe :
Le Moiſſonneur, tranquille à l'abri du Soleil,

Répare ſa vigueur dans le ſein du ſommeil ;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage ſombre,
Sylvie & ſon Berger goûtent le frais de l'ombre :
Privé de ces loiſirs, & bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémiſſemens l'Echo paroît ſenſible,
Tout me plaint, votre cœur reſte ſeul inflexible.
Que n'ai-je, pour Philis, brûlé des mêmes feux !
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !
Leurs grâces, il eſt vrai, n'égalent point vos charmes,
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.
Ah ! ne comptez point tant ſur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs ;
La Beauté n'eſt qu'un lys, l'Aurore l'a vu naître
L'Aurore à ſon retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous ? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuſe enrichit de ſes eaux.
En lait délicieux mes Brebis ſont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes :
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens ſouvent le prix des champêtres concerts,
Et ſi le ruiſſeau pur qui coule en ce bocage
N'abuſe point mes yeux d'une flatteuſe image,

Si la Mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce cryſtal immobile,
Mon air ne cede rien aux grâces de Mirtyle.
Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les Plaiſirs y naîtront de vos tendres attraits.
Les ſinceres Amours, peu connus dans les Villes,
Sous nos tranquilles toîts ont choiſi des aſyles;
Souvent, joignant nos voix aux chanſons des oiſeaux,
Nous irons éveiller les folâtres Echos:
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des chants dont le Dieu Pan fait charmer l'Arcadie:
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former ſur la flûte un ſon harmonieux.
Pan regne ſur nos bois, il aime nos prairies,
C'eſt le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez ſous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au ſon du chalumeau.
Cette bouche charmante, & des Grâces chérie,
Touchera nos pipeaux ſans en être flétrie;
Je vous garde un hautbois qui ſemble fait pour vous;
La douceur de ſes ſons rend les oiſeaux jaloux:
Tircis, près d'expirer ſur ce triſte rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage:
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tircis,
Une

Une belle houlette & des agneaux choiſis :
Je vous deſtine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je ſauvai l'autre jour du ſein d'une fontaine ;
Laure en ſera jalouſe ; elle aimoit ces chevreaux :
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons ſont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore ſur votre route aſſemble ſes compagnes,
D'une moiſſon de fleurs les chemins ſont ſemés,
De l'encens du Printemps les airs ſont parfumés ;
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit ſa corbeille,
Sa main fait aſſortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la roſe au jeune & tendre lys ;
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices :
Ces fruits ſont colorés d'un éclat vif & doux.
Ils ſeront plus charmans, quand ils ſeront à vous.
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Eſt le ſymbole heureux d'une chaîne fidelle :
Je vous cultive auſſi des lauriers toujours verds,
J'en conſacre ſouvent au Dieu des tendres Vers.
Mais, que dis-je, inſenſé ? formé par la triſteſſe,
Quel nuage obſcurcit les jours de ma jeuneſſe ?

J'étois libre autrefois, & mon paiſible cœur
N'avoit jamais connu cette ſombre langueur :
Content de mon troupeau, je vivois ſans envie,
Et mon bonheur étoit auſſi pur que ma vie ;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours :
Ainſi l'Aquilon trouble un ruiſſeau dans ſon cours.
Ingrate ! eſtimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté ſous nos hêtres ;
Les Déeſſes ſouvent ont touché nos pipeaux ;
Diane d'un Paſteur a gardé les troupeaux :
Que la fiere Pallas aime le bruit des Villes,
Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout fuit de ſon penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs ſont maîtriſés par un charme ſecret :
Le Loup cherche ſa proie autour des bergeries,
Le jeune Agneau ſe plaît ſur les herbes fleuries :
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je ſens que mon deſtin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop ſtérile tendreſſe !
Coridon, où t'emporte une indigne foibleſſe ?
Ta voix ſe perd au loin dans les antres des bois :
A de moins triſtes airs conſacre ton hautbois ;

Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laiſſes ſur l'ormeau tes vignes imparfaites;
De ce loiſir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Paſteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux ſauvages,
Vous irez déſormais ſur de plus beaux rivages;
Puiſque mes vœux ſont vains, de l'inſenſible Iris,
Allons, près de Climene, oublier les mépris.



ÉGLOGUE III.

PALÉMON,

COMBAT PASTORAL.

PALEMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

Apprenez-moi, Damete, à qui ſont les troupeaux
Qu'on voit errer ſans guide au bord de ces ruiſſeaux ?

DAMETE.

J'en ſuis le conducteur, Lycas en eſt le maître ;
Je le garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MENALQUE.

O Bercail malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climene eſt conduit par l'Amour,
Oubliant ſes moutons, & ne ſongeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de ſa Bergere :
Troupeaux infortunés, votre ſort fut plus doux,

Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce Pasteur mercénaire auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît, Ménalque, on sait certain secret....
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte..
D'un plus ample détail je vous sauve la honte.
Vous m'entendez : alors les Déesses des eaux
Rentrerent, en riant, au fond de leurs roseaux.

MENALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle?

DAMETE.

Quel Berger ne sait point que, sous ces vieux ormeaux,
Ménalque, d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
Rival de ce Pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire :
Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur,
Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entends-je ? sur quel ton me parleroit un maître,

Si ce Pâtre à tel point ose se méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat Pastoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MENALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître ?
Lui, dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne fait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte,
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de Vers & de Chansons ;
Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,

Je vous donne à choisir la plus tendre Génisse :
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

MENALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau ;
S'il manquoit un mouton, j'essuîrois la colere
D'une marâtre injuste & d'un pere sévere ;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour :
Mais je puis hasarder deux beaux vases de hêtre :
On voit remper autour une vigne champêtre ;
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits :
Du célebre Conon, l'un ranime les traits ;
L'autre peint ce mortel, dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mesuré le monde :
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat ;
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage ;
Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage :
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il regle la victoire,
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je saurai me défendre & balancer le prix :

Ma Muſe en ces combats ne fut jamais craintive;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

P A L E M O N.

Chantez, dignes rivaux : la nouvelle ſaiſon
Invite à des concerts ſur ce naiſſant gazon ;
Le Printemps de retour rajeunit la Nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure,
Philomele reprend ſes airs doux & plaintifs,
L'Amant des fleurs ſuccede aux Aquilons captifs:
Tout charme ici les yeux ; chaque inſtant voit éclore,
Dans ces prés émaillés, de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix :
Ces combats ſont chéris de la Muſe des Bois.

D A M E T E.

Muſes ! donnez au maître du Tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chanſons !
Il eſt tout, il remplit les Cieux, l'Onde, la Terre,
Il diſpenſe à nos champs les jours & les moiſſons.

M E N A L Q U E.

Du jeune Dieu que le Permeſſe adore,
Muſes, chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient ſe dore,
D'un feſton de lauriers je pare ſes Autels.

DAMETE.

Quand je ſuis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me réveille ; & d'une courſe agile
Elle fuit dans un antre & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Philis, près de ma Bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs :
Nos troupeaux réunis paiſſent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux Tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiſeaux fideles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere !
Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces momens ſi doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergere,

Des plaiſirs ſi charmans rendroient le Ciel jaloux.

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je ſuive votre trace,
Cloris, quand vous chaſſez dans les routes des bois,
Souvent Endymion vit Diane à la chaſſe,
Souvent de la Déeſſe il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naiſſance:
Venez, belle Glycere, honorer ce beau jour.
Vous ferez l'ornement des concerts de la danſe,
Votre chant & vos pas ſont conduits par l'Amour.

MENALQUE.

Cloris ſeule a mon cœur, ſeule elle a tous les charmes:
Ciel! quelle m'enchanta dans nos derniers adieux!
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes,
Ah? quand pourrai-je, Amour, revoir de ſi beaux yeux?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycere,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,

Qu'un Laboureur, veillant sur une moisson
chere,
Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore est pour un jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride & languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion veut bien être
Le Protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grâce
Ecrit des vers d'un goût nouveau :
Savantes Nymphes du Parnasse,
A ce Héros savant offrez un fier taureau.

DAMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,
Que dans son champ fécond, que sur les buissons
même,
Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les Vers :
Qu'il asservisse au joug le Renard indocile,
Qu'il préfere aux zéphyrs les vents des noirs
hyvers.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée ;
Un serpent est caché sous ces belles couleurs.

MENALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons :
Allez, un verd naissant couronne ces prairies,
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printemps de mon âge,
Tout languit dans nos champs sous les fers de
l'Amour.

MENALQUE.

L'Amour ne me nuit point ; j'ignore ses alarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissans :
Mais

Mais un ſombre enchanteur, par ſes funeſtes
charmes,
Fait périr ſans pitié mes agneaux innocens.

DAMETE.

De ce douteux débat la palme vous eſt due,
Si vous ſavez m'expliquer en quels lieux
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étendue
De ce vaſte horiſon qui termine les Cieux.

MENALQUE.

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans mur-
mure,
Et ſur Cloris je vous cede mes droits,
Si vous ſavez me dire en quel lieu la Nature
Sur de naiſſantes fleurs grave le nom des Rois.

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire;
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite comme vous la palme des Chanſons.
Renouvellez ſouvent en cadences égales
Le paiſible combat de vos Muſes rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reſte indécis.



ÉGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE;

ÉGLOGUE HÉROÏQUE.

Muses, pour ce beau jour, ceſſez d'être Bergeres,
Oſez porter vos voix au-deſſus des fougeres,
Un Conſul à vos jeux s'intéreſſe aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux! où ſuis-je enlevé? Quels ſuperbes ſpectacles!
Un Dieu par mes accens va rendre ſes Oracles.
Je vois éclore enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sibylle en prophétiques Vers;
Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée;
Du ſein des Cieux, Thémis deſcend avec Aſtrée.
Saturne ſur nos champs revient régner encor,
Et ramene aux mortels les jours de l'âge d'Or.
Il eſt né ce Héros, pour qui les deſtinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années;

Tendre Divinité, compagne des Amours,
Lucine, à son enfance accordez vos secours,
Descendez sur ces bords Apollon votre frere,
Des Grâces & des Arts y tient le Sanctuaire.
Illustre Pollion, ton brillant Consulat
Va des siecles dorés voir renaître l'éclat.
Les Vertus de retour, par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les vestiges :
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine,
Revivront les Héros de sa race Divine ;
Sur l'Univers paisible il regnera comme eux ;
Il tiendra même rang dans le conseil des Dieux.
Aimable Marcellus, la Reine de la Terre
Vient déja vous offrir & l'Achante & le Lierre,
Elle pare son front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie,
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie,
Les bois ne portent plus les funestes poisons,
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.
C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde ;
Les fruits seront plus beaux, la moisson plus féconde,

Lorſque vous apprendrez de vos Aïeux vainqueurs
L'héroïſme guerrier, & la loix des grands cœurs :
Chaque Nayade alors verſera dans ſon Urne
Des flots de pur Nectar, comme aux jours de Saturne :
Une riche vendange, après d'amples moiſſons,
Offrira des raiſins juſques ſur les buiſſons.
C'eſt ainſi qu'aux Mortels les faveurs deſtinées
S'accroîtront par degrés & ſuivront vos années.
Pendant ces premiers temps d'un plus bel Univers,
Des vaiſſeaux couvriront encor les vaſtes mers,
Nos campagnes encor ſe verront labourées,
Nos Villes de remparts reſteront entourées,
Peut-être un autre Argo, ſous un nouveau Tiphis,
Portera des Guerriers ſur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie.
Mais ces reſtes légers de nos malheurs paſſés
Diſparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeuneſſe illuſtre,
La Parque filera votre cinquieme luſtre ;
Et quand, paſſant des jeux aux ſoins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre ſang.

Rien ne manquera plus au bonheur de la Terre :
La Paix au fond du Styx replongera la Guerre,
Féconde également par tous ses Citoyens,
La Terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines,
Sans exiger nos soins, les côteaux, les guérêts
Fixeront en tout temps & Bacchus & Cérès.
Les Arts laborieux deviendront inutiles,
Les moutons, en paissant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs.
Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs;
L'industrieux travail de la simple Nature,
Sans les secours de l'Art, produira leur parure.
Ils seront ces beaux jours. Du Temple des Destins
Une voix me transmet ces augures certains.
Déja pour accomplir ces fortunés présages,
Les trois fatales Sœurs, Souveraines des âges,
Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
Le fuseau qui servit à filer l'âge d'Or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriere ;
Sans attendre le temps, franchissez la barriere ;
Partez, suivez la Gloire, Enfant chéri des Cieux,
Du beau sang de Vénus rejetton précieux.
Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible,

Le Ciel eſt plus riant, Neptune eſt plus paiſible ;
L'Univers aſſuré d'un ſiecle de bonheur,
Applaudit au berceau de ſon Reſtaurateur.
O jours ! ô temps heureux ! ô ſi les Deſtinées
Etendoient juſques-là le fil de mes journées !
Auguſte Marcellus, à chanter vos exploits
Je voudrois conſacrer les reſtes de ma voix :
Pour ces pompeux ſujets ma Muſe rajeunie,
Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie ;
Pan même, à mes accords s'il comparoît ſes ſons,
Pan même s'avoueroit vaincu par mes Chanſons.
Commencez, heureux Fils d'une Mere charmante,
Commencez de répondre à ſa plus douce attente.
Par de juſtes retours comblez ſes tendres vœux ;
Que vos premiers ſouris s'adreſſent à ſes yeux.
Pour vous l'Amour éleve une jeune Déeſſe,
Dont il vous offrira la main & la tendreſſe ;
Vivez, & que vos ans, égaux à nos deſirs,
Soient remplis & filés par la main des Plaiſirs.



ÉGLOGUE V.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MENALQUE.

PROFITONS, cher Mopſus, des momens précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux ;
Je chante, vous jouez du hautbois avec grâce :
Eſſayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je ſuis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous :
Vos accens ont pour moi les charmes les plus doux :
Des Zéphirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines ;
Chantons ſous ce feuillage, ou, ſi vous l'aimez mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux.
Une vigne ſauvage en décore l'entrée,

A Faune de tout temps elle fut consacrée ;
J'y conduirai vos pas ; là vos nobles chansons
M'offriront un plaisir & d'utiles leçons.
Si mes Vers sont moins beaux, pardonnez à ma
Muse
Ce défaut d'agrémens que ma jeunesse excuse.

MENALQUE.

Non, je sais qu'Amyntas ose seul dans nos bois,
Vous disputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en soyez point surpris : dans son orgueil extrême,
Ce Berger défieroit le Dieu des Vers lui-même.

MENALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux,
En notre absence Egon gardera nos troupeaux.
Chantez Codrus mourant pour sauver sa patrie ;
Chantez du tendre Alcon la pieuse industrie,
Quand il perça d'un trait, heureusement lancé,
Le serpent qui tenoit son fils entrelacé :
Ou plaignez dans vos chants cette Amante célebre
Qui pour Démophoon mourut aux bords de
l'Hebre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants;
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchans.

J'ai fait de nouveaux Vers ; ils vous plairont peut-être :
Ils sont déja gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté, que mon rival jaloux
Vous montre aussi ses Vers, qu'il chante, & jugez-nous.

MENALQUE.

De vos chants & des siens je fais la différence :
Près de vous Amyntas, malgré son arrogance,
Est comme un saule obscur près d'un brillant rosier,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire ;
Je la dois à vos soins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter ;
La douleur fit les Vers que je vais répéter.
Je les ai consacrés au Berger plein de charmes,
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MENALQUE.

L'Agneau négligera le citise fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger si chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'eſt plus ! en vain nos Muſes le regret-
tent,
Les pleurs ſont ſuperflus :
Je le demande aux bois, & les bois me répetent ;
Il n'eſt plus ! il n'eſt plus !
Deſtins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injuſtes arrêts
Précipitent ſitôt dans la fatale barque
Ce Berger plein d'attraits ?
Je vois ſes yeux éteints : ſa Mere inconſolable
Les arroſe de pleurs,
Et ſes cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses ameres douleurs.
Infortuné Daphnis ! l'avide Proſerpine
T'enleve avant le temps.
Ainſi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans ſon premier printemps.
O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la nature !
Nous vîmes en ces bois
Le Soleil ſans clarté, la Terre ſans verdure,
Et les oiſeaux ſans voix.
Les ruiſſeaux, effrayés du bruit de nos alarmes,
Murmuroient des ſanglots :
L'horreur d'un triſte bord, & les flots de nos
larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades

A cet inſtant fatal,
Et de leurs belles eaux les ſenſibles Nayades
Troublerent le cryſtal.
Aux longs gémiſſemens des Nymphes fugitives,
Les Echos attendris
Renvoyerent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Paſteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languiſſans,
Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'eſt plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous;
Palès ne chérit plus cette vigne déſerte,
Elle fuit en courroux.
Nos Prés ſont défleuris, de plantes infertiles
Nos ſillons ſont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces ſtériles
A la place des lys.
Noûs devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris;
Telle, aux raiſins brillans dont elle eſt colorée,
La Vigne doit ſon prix.
Daphnis, dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrſe divin,
Il chanta le premier, en Vers pleins d'énergie,
Le puiſſant Dieu du Vin.
Il étoit les amours & la gloire premiere

Des bois & des hameaux.
Faut-il qu'il ne ſoit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oiſive langueur de nos douleurs extrêmes
Ceſſons de nous plonger,
Allons rendre l'honneur & les devoirs ſuprêmes
Aux mânes du Berger.
Paſteurs, raſſemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs;
Patoiſſez, apportez de funebres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez ſans chalumeau, renverſez vos houlettes,
Couvrez-les de Cyprès;
Sous ces Autels jonchés de pâles violettes
Conſacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante,
Près de ces antres verds,
Et, pour éterniſer ſa mémoire touchante,
Inſcrivez-y ces Vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repoſe,
Il n'a preſque vécu que l'âge d'une roſe;
Il étoit le Paſteur d'un aimable Troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres, qui paſſez dans ce bocage ſombre,
Donnez des larmes à ſon Ombre,
Donnez des fleurs à ſon tombeau.

MENALQUE

MENALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la Nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride Voyageur,
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde
claire,
Et pour se délasser une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon
tour ;
Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour ;
Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres,
Daphnis déïfié regne au séjour des astres,
Ses graces, ses vertus triomphent de la mort :
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble
sort.
Du sombre deuil tristes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes,
Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois ;
Du beau Daphnis chantez la gloire,
Il n'a point passé l'onde noire,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut, porté sur les Etoiles,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des céléstes flambeaux ;
Sous ses pieds il voit les nuages,
Les tonnerres & les orages,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.

Revenez, Jeux, Plaiſirs, Naïades,
Flore, Cérès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis applaudiſſe en ces lieux :
Qu'il ſoit chanté ſur la muſette,
Qu'une foule d'échos répete,
Daphnis n'eſt plus mortel, il eſt au rang des Dieux.
Déja ſous ſon naiſſant empire,
A notre bonheur tout conſpire,
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis,
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondiſſent réunis.
Si nos hameaux ont ſu te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu tutélaire :
Ne porte pas tes ſoins ſur les bords étrangers,
Procure-nous des jours tranquilles,
De belles nuits, des champs fertiles,
Sois le Dieu des Troupeaux & le Roi des Bergers.
Tu recevras ſur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers Immortels.
Suivi d'une fidelle troupe,
J'irai verſer à pleine coupe
Et le lait & le vin ſur tes nouveaux autels.
Dans les feſtins, dans l'allégreſſe,
Echauffés d'une douce ivreſſe,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux ;

Les Bergers unis aux Bergeres
Formeront des danses légeres,
Et marieront leurs voix aux sons des chalumeaux.
Tant que l'Abeille, au sein de Flore,
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront :
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des Vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure :
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs ;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux Vers dont votre Muse a charmé mon oreille :
Quel don peut égaler tant d'égards complaisans ?

MENALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présens ;
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile,
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'eſt plus cher qu'une telle muſette.
Agréez de ma main cette belle houlette ;
Sur ſon airain brillant nos chiffres ſont tracés ;
J'y vais joindre un feſton de myrthes enlacés :
Antigenes s'attend que je l'en ferai maître ;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.



ÉGLOGUE VI.

SILENE.

PREMIER Imitateur du Berger dont la Muse
Eſt l'honneur immortel des champs de Syracuſe,
Dans un heureux loiſir, je répete en ce bois
Les airs que les Amours jouoient ſur ſon hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au ſommet du Parnaſſe :
Apollon, peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus ſimples ſujets :
Je ne trouble donc plus, par l'éclat des trompettes,
Des champs accoutumés aux ſoupirs des muſettes.
Si je chante aujourd'hui ſur ces paiſibles bords,
Muſes, ne m'inſpirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus ! plus chers aux doctes Fées,
Au temple de Mémoire érigent vos trophées :
Ma voix, trop foible encor pour chanter les Héros,
Apprendra ſeulement votre nom aux échos.

Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures,
Vainquant la nuit des temps, passe aux races futures,
On lira que Varus & ces brillans honneurs
Etoient même connus au séjour des Pasteurs.

Dans un antre champêtre orné par la Nature,
Sous des pampres fleuris, sur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des songes rians abandonnoit son cœur :
On voyoit près de lui sa couronne & son verre
Renversés sur un Thyrse entouré de lierre,
Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnasile,
Troublerent à dessein la paix de cet asyle.
Depuis long-temps Silene, Oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des champs mystérieux :
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite;
Mais leurs efforts enfin empêcherent sa fuite.
La jeune Eglé survient, & se joint aux Pasteurs
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene se réveille :
On voit naître les Ris sur sa bouche vermeille :
Vous l'emportez, dit-il, & je suis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des temps je vous chante les fastes,

Un jour ne peut ſuffire à des ſujets ſi vaſtes :
Commençons cependant, contentons vos deſirs :
Pour vous, je vous réſerve, Eglé, d'autres plaiſirs :
Rompez, jeunes Paſteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez ſur la foi de ma Muſe docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter :
Ses liens ſont briſés, il commence à chanter.
Aux ſublimes accens de l'immortel Silene,
Les vents, au loin chaſſés, ne troubloient pas la plaine,
Les Ruiſſeaux s'arrêtoient & n'oſoient s'agiter,
Les Echos admiroient & n'oſoient répéter,
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danſes,
Suivoient d'un pas léger ces brillantes cadences ;
Le rivage d'Amphriſe & le bois d'Hélicon
Furent ſouvent charmés par le chant d'Apollon ;
Le ſombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'Epoux d'Euridice :
Mais la voix du Vieillard cher au Dieu des Raiſins,
Charma bien plus encor les rivages voiſins.
Il décrivoit d'abord la naiſſance du Monde.
Rien n'exiſtoit encore. une maſſe inféconde
Formoit un vaſte amas d'Atômes confondus
Dans les déſerts du vuide au haſard répandus ;

Ce néant eut ſa fin ; l'Univers reçut l'être ,
Des Atômes unis le concours fit tout naître ;
Il fit les Elémens , qui , par d'heureux accords ,
Formerent , à leur tour , tous les lieux , tous les corps :
Les plaines de Cybelle & les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs ſous la Sphere éthérée ,
Et ſur ces ſombres lieux , muettes régions ,
Où le trépas conduit ſes pâles légions.
Quel ſpectacle pompeux ! Du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement , quand la naiſſante Aurore
Pour la premiere fois ouvrant un ciel vermeil ,
Fit luire , aux yeux charmés , l'empire du Soleil !
Bientôt ce Dieu fécond , ame de la Nature ,
Du monde , obſcur ſans lui , fit briller la ſtructure ,
Et donna , de ſon char élevé ſur les airs ,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La Terre , à ſon aſpect riche & fertiliſée ,
Des plus précieux dons ſe vit favoriſée ;
Elle enfanta les Fleurs , les premieres Moiſſons ,
La Vigne , les Vergers , les Bois & les Buiſſons :
Un Peuple d'animaux erra dans les montagnes ,
Les Troupeaux , moins craintifs , peuplerent les campagnes ,
L'Air eut ſes Citoyens , l'Onde ſes Habitans ;
Ainſi , pourſuit Silene , on vit naître les Temps ,

Les Humains vertueux, ſous le ſceptre de Rhée,
Virent du ſiecle d'or la trop courte durée ;
Les coupables Enfans de ces premiers Mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les Autels ;
La Vertu fugitive aux jours de Prométhee,
Reprit ſon vol aux Cieux d'une aîle enſanglantée,
Par le Dieu du Trident l'Olympe fut vengé,
La Mer fut le tombeau du Monde ſubmergé,
L'Epoux ſeul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du Monde ;
De la Terre en ſilence il peupla les déſerts
Sur les vaſtes débris du premier Univers.
Ainſi chante Silene : ainſi ſa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race ;
Par Mnémoſine inſtruit des faits de tous les temps,
Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.
Il plaint le jeune Hylas long-temps pleuré d'Alcide.
Une Nymphe l'entraîne en ſa grotte liquide :
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour,
Hylas ne répond plus, ſa perte eſt ſans retour.
L'éloquent Demi-Dieu chante enſuite & déteſte
Du Monſtre des Crétois la naiſſance funeſte;
chante cette Reine Epouſe de Minos.

Heureuſe ſi jamais on n'eût vu de Troupeaux !
Des filles de Prétus les fureurs ſont connues,
Leurs vains mugiſſemens inſulterent les nues ;
Mais leur délire ardent, leurs ſtupides fureurs
N'ont jamais de la Crète égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines !
Folle Paſiphaé ! qu'attends-tu dans ces plaines ?
Le Taureau que tu fuis ne comprend point tes pleurs ;
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
Et toujours inſenſible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des Rivales.
Chaſtes Nymphes d'Ida, ſortez de vos forêts,
Que ce Taureau fatal expire ſous vos traits ;
S'il ne s'offre à vos coups ſur la rive voiſine,
Volez, ſuivez ſes pas juſqu'aux murs de Gortine ;
Sacrifiez ce monſtre, & vengez en ce jour
Les loix de la Nature & l'honneur de l'Amour.
Pour égayer ſes Vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hippomene.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sut ſoumettre Atalante à ce jeune Vainqueur.
Des Sœurs de Phaéton il chante la tendreſſe :
Il chante auſſi Gallus, des rives du Permeſſe,
Conduit par une Muſe à la Cour d'Apollon,
Et reçu par ce Dieu dans le ſacré Vallon.

A le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire ;
Linus ce beau Berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier :
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le Pasteur Hésiode en fut le premier maître :
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs ;
Attirés par ses sons du sommet des montagnes,
Les Cédres descendoient au milieu des campagnes.
Pour charmer, comme lui, ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré :
Des bois sacrés du Pinde, osez chanter la gloire,
Ils en seront plus chers aux Filles de Mémoire.
Silene chante aussi ce parricide Amour
Qui ravit à Nisus la couronne & le jour.
Il peint cette Scylla, dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissans, & les tristes vaisseaux
D'Ulysse poursuivi par le Tyran des Eaux.
Du barbare Térée il décrit la disgrace :
Il décrit les horreurs & le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux sanglans, Philomele vengée
Prend un nouvel essor, en Rossignol changée,

Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envôle & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre ?
Du Souverain des Vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas, arrêté sur ses bords,
Instruisit les Echos à redire la plainte
Que Phœbus adressoit à l'ombre d'Hyacinte.
Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit, terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les Pasteurs de l'aimable Silene.



ÉGLOGUE VII.

MÉLIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS, MELIBE'E.

MELIBE'E.

Sous de frais Alisiers Daphnis étoit assis :
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs Troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux :
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la Scene :
(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents.)
» Venez me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route

» Un Bélier vagabond, que vous cherchez ſans doute :
» Soyez moins inquiet, il ſuivra les Troupeaux
» Que le ſoir va conduire aux ſources de ces eaux;
» Partagez avec nous, ſur ces rives fécondes,
» Le plaiſir d'un concert & la fraîcheur des ondes.
» Ce beau Fleuve, en baignant ce bocage ſecret,
» Coule plus lentement, & s'éloigne à regret.
» A nos yeux enchantés ſon cryſtal repréſente
» D'un Ciel riant & pur la peinture flottante :
» Là le bruit de l'Abeille errante ſur les fleurs,
» Joint aux chants des oiſeaux des ſons doux & flatteurs.
Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres ſoins m'appelloient; mais il fallut me rendre.
Déja l'heure approchoit de fermer mon bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muſes Paſtorales,
Tour-à-tour ils formoient des cadences égales;
Dans ſes Chanſons, Tyrſis parut trop plein d'aigreur;
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, Déïtés d'Hippocrêne,
Formez auſſi mon goût aux plus aimables Vers :

Je ſuſpends pour toujours ma flûte à ce vieux
frêne,
S'il ne m'eſt point donné d'égaler ſes beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux Vers donne l'ame &
la vie,
D'un Lierre immortel, Muſe, parez mon front :
Que le pâle Codrus en expire d'envie :
Que pour lui mes honneurs ſoient un mortel
affront.

CORYDON.

Déeſſe des Chaſſeurs, agréez mon hommage,
D'un Cerf ſur votre Autel j'ai ſuſpendu le bois.
D'un porphyre brillant j'ornerai votre Image,
Si Phébus, votre frere, anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, d'un lait pur, une coupe t'eſt due,
Priape : c'eſt aſſez pour un Dieu tel que toi ;
Si mon Troupeau s'accroît, j'ornerai ta ſtatue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréïde,
Toi, dont le plus beau Cygne envieroit la blancheur,
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du ſoir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes ſoins, mes vœux & mes préſens;
Fuis-moi comme l'on fuit les poiſons de Sardaigne,
Si les jours, loin de toi, ne me ſemblent des ans.

CORYDON.

Le Printemps eſt fini : les Troupeaux, aux lieux ſombres,
Déja cherchent à fuir les premieres chaleurs :
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres;
Ruiſſeaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'Hyver revenu nous chaſſe des bruyeres,
Mon foyer me défend du ſouffle des Autans;
Je le crains auſſi peu qu'un loup craint des Bergeres,
Et j'attends que Progné m'annonce le Printemps.

CORYDON.

Dans la ſaiſon des fruits tout rit en ces campagnes,
Iphis eſt parmi nous, les Jeux ſont avec lui;

Mais ſi ce beau Berger ſortoit de nos montagnes,
Fleurs, Fontaines, Ruiſſeaux, tout ſécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Philis eſt abſente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil;
Dès que Phylis revient, la Terre eſt plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'Ormeau plaît au Dieu Pan, le Pampre au Dieu d'Automne,
Le Laurier à Phébus, & le Myrthe à Cypris;
Mais le verd Coudrier pare mieux ma Couronne;
Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'Arbre chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le Chêne une forêt, le Tilleul un jardin;
Mais la jeune Philis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir ſes préſens du matin

MELIBE'E.

Des deux Bergers rivaux telle fut la diſpute,
Ils joignirent aux Vers les accords de la flûte:
En vain le fier Tyrſis jugea ſon chant vainqueur;
Corydon enleva mon ſuffrage & mon cœur.

ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON,

ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, dieu des Bergers, toi qui regles leurs sons,
De Damon & d'Atis redis-moi les chansons;
Quels airs formoient leur voix, lorsque pour les entendre,
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer.
Soutiens mes foibles chants, ô toi que la victoire
Ramene à nos desirs sur l'aîle de la gloire,
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux temps
Où je saurai chanter tes exploits éclatans?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déja j'ose essayer l'héroïque trompette:
Sous tes yeux autrefois ma Muse jeune encor,

Vers le double côteau prit ſon premier eſſor ;
Elle oſa de tes chants te vouer les prémices ,
Elle veut les finir ſous tes brillans auſpices :
Mais avant que ſa voix , ſur de plus nobles airs ,
Du Chantre d'Ilion imitant les beaux vers ,
Te marque au rang des dieux de l'heureuſe Italie,
Souffre encor ces chanſons que me dicte Thalie ,
Et permets que la main des timides Paſteurs
Uniſſe à tes lauriers un lierre & des fleurs.
La nuit diſparoiſſoit ; l'amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive Orientale ,
La diligente abeille arrivoit ſur le thym ,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin,
Quand le triſte Damon , penché ſur ſa houlette ,
Fit retentir au loin ſa plaintive muſette.
Un beau jour commençoit ; mais un cœur plein d'ennui
Goûte t-il les beaux jours ? Il n'en eſt plus pour lui.

DAMON.

Parois , s'écrioit-il , ranime ta lumiere ,
Du ſoleil renaiſſant trop lente avant-couriere ,
Etoile que chérit la mere des amours ,
Brille aux cieux , ouvre enfin le dernier de mes jours !
Victime des rigueurs d'une amante infidelle ,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle :
Ciel , je m'en plains à toi ! Souffrez-vous , Immortels ,

Qu'on trahiſſe un amour juré ſur vos autels ?
Muſe, prête au chagrin qui va finir ma vie,
Les triſtes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roſeaux,
Pan embraſſoit les joncs qui cachoient ſa bergere,
Il tira des ſoupirs de leur tige légere ;
Du Ménale à l'inſtant les fideles échos
Répéterent les ſons des premiers chalumeaux.
Pourſuis, Muſe; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, grands dieux ! Quoi ! pour d'autres amours
Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
Trop crédules amans, fiez-vous aux bergeres,
Idolâtrez encor ces beautés menſongeres !
Daphné chérit Mopſus ! Quelle étrange union !
Ainſi que la brebis s'uniſſe au vieux lion ;
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir enſemble, & boire aux mêmes rives ;
Après l'affreux hymen qui cauſe mon trépas,
Ces monſtrueux accords ne me ſurprendront pas.
Prépare, heureux rival, cette charmante fête,
Aux autels de Vénus va mener ta conquête ;
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'inſtant du ſacrifice & l'heure de l'amour.

Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Quel caprice! quel choix pour cet indigne Epoux,
Peux tu rompre, Daphné, les liens les plus doux?
Le ciel protége-t-il les bergeres perfides?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides?
Ah! si les Dieux cruels autorisent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs:
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence:
Ta naissante beauté savoit déja charmer;
Mon cœur déja sensible apprenoit à t'aimer:
Je n'avois pas douze ans; aux beaux jours de l'automne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone;
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux.
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes:
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes?
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir;

Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ?
Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois mal connu.
Hélas ! je te croyois un enfant ingénu :
Mais, cruel ! tu n'es point, non, (j'en crois mes disgraces)
Ni le fils de Vénus ni le frere des Graces ;
Paphos ne t'a point vu naître au printemps nouveau ;
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau.
Dans le sein d'Alecton, monstre ! tu pris naissance,
Une horrible lionne alaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.
Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une mere à ses fils a pu ravir le jour ;
Méconnois-tu ton sang dans ces cheres victimes,
Implacable Médée ? Amour, voilà tes crimes !
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.
Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus !
Que tout change ; non, rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'hiver, que les hibous funebres

Chantent mieux que le cygne, & craignent les ténebres ;
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que sa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muse, c'est trop gémir, cesse une vaine plainte,
Mon cœur déja flétri sent sa mortelle atteinte ;
Croissez, belles forêts ; adieu, charmans déserts ;
Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers ;
Muse, apprends-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle :
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aile !

Quels airs chantoit Atis ? Euterpe, apprenez-nous
Les fiers enchantemens d'une amante en courroux ;
Atis, d'un bois voisin avoit vu le mystere :
Il répéta ces vers qu'avoit dit la bergere.

ATIS.

Commençons, chere Isis ; présente aux Immortels
Cette coupe sacrée, & dresse trois autels ;
Aux secrets de mon art unis ton assistance ;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance,
Brûle sur ce bûcher la vervene & l'encens,
Ma voix va proférer de suprêmes accens.

Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse.

Tout ſubit de mon art l'inévitable loi ;
Vainqueur de la Nature, il la remplit d'effroi ;
A mon gré le ciel tonne, & la terre tremblante
Voit deſcendre le char de la lune ſanglante.
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les compagnons d'Ulyſſe enchantés ſur ſes bords.
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Iſis, ſois attentive au myſtere ſecret :
De Daphnis fugitif place ici le portrait ;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y ſuſpends en feſtons trois rangs de violettes,
Je le porte trois fois autour de trois autels,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Forme trois nœuds, Iſis, & chante en les formant.
« Que Vénus ſoit propice à ce lien charmant. »
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brâſiers ;
Ainſi que, pour moi ſeul attendri, doux, ſincere,
Daphnis ſoit endurci pour toute autre bergere.
Cieux, enfers, uniſſez vos ſecours à mes vœux :
Et toi, puiſſant Amour, porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon berger, ou chaſſez ma tendreſſe

Non

Non, non, perdons l'ingrat, qu'il éprouve à
son tour
Le tourment de m'aimer sans me donner
d'amour.
Qu'il souffre, sans me voir sensible à son
supplice,
Ce que souffre un Taureau que fuit une Génisse,
Quand, las de la poursuivre, il tombe au bord
des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces Autels, s'il résiste à mes charmes,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris?
Il n'a plus de tendresse, elle en faisoit le prix:
De la foi des Amans trompeurs & foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages?
Brûlez; disparoissez, chers & tristes présens,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez
garans.
Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Un savant Enchanteur, aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux:
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les Déités superbes;
Par leurs secours vainqueurs l'Amante de Jason
Conquit à son Héros la brillante Toison.
Souvent au fond des bois, par leur vertu su-
prême;

J'ai vu Mœris en loup ſe transformer lui-
même :
Dans l'horreur de la nuit, autour des monu-
mens,
Il erre, il ſoumet tout à ſes enchantemens.
Des portes du trépas, & des Royaumes ſom-
bres,
Aux ordres de ſa voix j'ai vu ſortir les Ombres ;
Vers leurs ſources j'ai vu les Fleuves remontés,
Et dans d'autres guérêts les épis tranſplantés.
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Le cruel ne vient point ! que ſervent mes
accens ?
Un Dieu plus fort rend-t-il mes efforts impuiſ-
ſans ?
Tentons un dernier charme : Iſis, prend cette
cendre,
Dans le ruiſſeau voiſin nous devons la répandre ;
Répands-là loin de toi, ſans y porter les yeux :
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.
Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Que vois-je ? Dieu du Styx, feriez-vous moins
cruels ?
Quel préſage brillant embellit ces Autels !
La cendre de ces fleurs ſe ranime elle-même :
Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout,
quand on aime.

Non, ce n'eſt point l'erreur d'un trop crédule
amour,
Le chien de mon Berger m'annonce ſon retour.
Aux charmes infernaux d'un magique myſtere
Fais ſuccéder, Amour, les charmes de Cythere.



ÉGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

Quel ſujet, cher Mœris, vous conduit à la Ville ?

MŒRIS.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'aſyle.
Ciel ! à tant de malheurs ſi j'étois réſervé,
A des ans ſi nombreux pourquoi ſuis-je arrivé ?
« Fuis, m'a dit un cruel ; fuis, cherche une » autre terre :
» Ton champ devient le mien par les loix de la » guerre ».
Berger, tel eſt mon ſort ; vous voyez ces chevreaux,
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
Mais plaiſe aux Dieux Paſteurs, Souverains des Prairies,
Que ce préſent forcé nuiſe à ſes Bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux Vers,

Par votre fils Ménalque, au Dieu de Rome
offerts,
On vous laiſſoit un champ depuis cette colline,
Juſqu'à ce plan d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il eſt vrai, mais tout change, & nos Vers ſont perdus,
Les paiſibles hautbois ne ſont plus entendus,
Le ſon tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muſes des bois craintives & muettes.
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour,
Comme fuit la Colombe à l'aſpect de l'Autour.
Pour moi, ſi, profitant des préſages céleſtes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funeſtes,
J'aurois déja ſubi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même ſort.

LYCIDAS.

O Dieu! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eût il aſſez été pour ce forfait atroce?
Ménalque, cher Paſteur, délices de nos champs,
Ah! ſi tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants?
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocageres,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergeres?

Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour ,
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour ,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives ?
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin :
Jusques à mon retour , Tityre , ayez-en soin :
Quand vous le conduirez au bord de la riviere ,
Evitez du bélier la corne meurtriere.

M Œ R I S.

Les beaux Vers qu'en partant Ménalque vous a lus ,
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus.
Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avoue ,
Varus , si nous restons dans nos champs de Mantoue.
O déplorable Ville ! O champs abandonnés !
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés ?
Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone ,
Si vous étiez , hélas ! moins voisins de Crémone.

L Y C I D A S.

De votre docte fils j'aime toujours les Vers ,
De grâce , apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs ;
Ainsi , du plus doux miel que vos ruches soient pleines ,

Que toujours vos brebis ſoient fécondes & ſaines?
Chantez : moi-même auſſi j'ai fait quelques chanſons ;
Les Muſes quelquefois m'ont donné de leçons,
Nos Bergeres ſouvent ont vanté ma muſette ;
Mais je n'oſe me dire ou me croire Poëte :
Je ſai que, pour prétendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Céſars & les Dieux.
Timide admirateur des Cygnes du Parnaſſe,
A les ſuivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chanſons de Ménalque écoutez quelques Vers.
Le Paſteur y rappelle une Nymphe des Mers.

Des Grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix.
Le mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois :
Sur ces rives fécondes
Quand Flore eſt de retour,
Quel charme ſous les Ondes
Fixe encor ton ſéjour ?

De l'Alcyon tranquile,
Zéphyre, au ſein des airs,
Soutient d'une aîle agile
Le Berceau ſur les Mers :

Cette jeune fougere
Où paissent mes Moutons,
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux jours,
Des nuits encor plus belles
Conspirent aux Amours.
Des Grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix;
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois.

LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers;
Je n'en sais que le chant, rappellez-m'en les Vers.

MŒRIS.

Des Astres trop connus n'observons plus les routes,
L'Ame du grand César, Astre plus radieux,
Répand ses feux brillans sur les célestes Voûtes,
Et la fécondité sur ses aimables lieux.

Sous l'aspect bienfaisant de ce Signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux,
Et les arbres, plantés sous son fertile auspice,
Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux.

Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la Cour,
Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour;
Ce bel âge n'est plus, tout cede à la vieillesse.
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse;
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie,
N'est plus propre à former de vive mélodie.
Des Vers que je savois le souvenir m'a fui:
Au retour de mon Fils vous le saurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre.
Je sais que votre chant est encor vif & tendre;
Le silence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favorisent nos voix;
Reposons nous ici, chantons sous ce feuillage,
Nous avons déja fait la moitié du voyage;

Déja de Bianor j'apperçois le tombeau ;
Des Bergers, pour l'orner, dépouillent un ormeau :
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amene avec la nuit quelque ſubit orage,
Cédez-moi ce fardeau, chantez même en marchant ;
L'ennui du Voyageur ſe charme par le chant.

MŒRIS.

Ceſſez de m'arrêter, arrivons à la Ville,
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille :
Il vá finir ſa courſe, & ſon char plus penchant
Semble déja toucher aux portes du Couchant.



ÉGLOGUE X.

GALLUS.

Nymphe, autrefois propice au Pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ;
De ma Muse champêtre il exige des Vers :
Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plait à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse ; &, pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes ameres,
Que vos Ondes toujours coulent douces & claires :
Puissiez-vous sans mélange, au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.
Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ;
L'Amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ses antres profonds redira nos douleurs.

Des secrets de Phœbus Nymphes dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triste désert exhaloit son amour ?
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives,
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon,
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les sensibles Echos,
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.

Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus fut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau, près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée, attirés par tes pleurs,
Des Hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
Par des soins complaisans, cette troupe attristée,
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phœbus même attendri,
Eut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante ?
Ta Lycoris te fuit, cette volage Amante,

Fidelle

Fidelle à ton rival, brave en d'autres climats,
Les périls de la guerre, & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Silvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes :
Quel désespoir, dit-il, Berger infortuné !
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
L'Amour n'est point sensible à tes vives alarmes,
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes.
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs ;
L'Abeille vit de fleurs, l'Amour vit de soupirs.
De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre silence ;
D'une voix presque éteinte, il dit en soupirant :
Derniers témoins des maux d'un Berger expirant,
Pasteurs de l'Arcadie, Arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres ;
Mon ombre chez les Morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas ! de mon destin que n'ai-je été le maître !
Sous vos paisibles toits si le Ciel m'eût fait naître.
Je chérirois encor le lieu de mon berceau
Dans nos champs où l'Amour a creusé mon tombeau.
Occupé parmi vous aux soins des Bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries

De plus fideles cœurs, des plaifirs plus conftans,
Et pour moi Lachéfis eût filé plus long tems.
J'aurois aimé fans crainte une fimple Bergere,
Par fa naïve ardeur elle auroit fu me plaire;
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mouffe & les fleurs fouvent affis près
d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanfon nou-
velle,
Son nom dans tous mes airs auroit été chanté,
Le mien par elle-même auroit été vanté.
Que n'es-tu, Lycoris, fur ces charmans ri-
vages!
Les ris au vol léger peuplent ces vers bocages:
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'Univers entier ne feroit rien pour moi.
Vains fouhaits! Tu me fuis. Où pourrois-je
encor vivre?
Aux fureurs des combats faut-il que je me
livre?
Faut-il ... Quel fouvenir réveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle! aux bords glacés du
Rhin,
Loin du plus tendre Amant, & loin de ta
patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie.
Refpectez Lycoris, durs Glaçons, noirs Fri-
mats,

N'empêchez point les fleurs d'éclore sous ses pas,
Et vous, Zéphirs, Amours, suivez-là sur ces rives;
Des chaînes de l'Hyver tirez leurs eaux captives,
Que la riante Flore établisse sa Cour
Par tout où Lycoris fixera son séjour.
Pour moi, traînant par-tout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'Elégie:
Que ne puis-je me fuir! Dans les antres des ours
Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.
Là, cachant (puisqu'enfin l'Ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi,
Je chercherai des bois aussi tristes que moi:
J'aimerai votre horreur, solitaires Vallées,
Que jamais nul Troupeau, nul Berger n'a foulées;
Mes larmes grossiront vos torrens fugitifs,
J'apprendrai des soupirs à vos Echos plaintifs;
Sur vos jeunes Cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muse regrette,
Chaque jour vous croîtrez, infortunés Cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets:

Mes disgraces vivront sur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.
Mais que veux-je? pourquoi changer mes jours en nuits ?
Fuyons la solitude, empire des ennuis :
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades,
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts,
Le Chevreuil égaré tombera sous mes traits :
J'y cours.... J'erre déja dans des routes sauvages,
Un Cerf part, il s'élance à travers ces feuillages ..
J'entends les sons du cor joints aux voix des Chasseurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs :
Viens, suis-moi, Lycoris.... Ah Ciel ! que dis-je encore ?
Quel nom m'échappe ? Amour, en vain donc je t'abhorre :
Dieu cruel ! n'est-il plus d'asyles sous les Cieux
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
Par-tout je te retrouve aux antres des montagnes,
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des campagnes ;
Fuyez, portez ailleurs vos charmes superflus,
Bergers, Chasseurs, Guerriers, vous ne me charmez plus.
J'essuîrois vos travaux & vos courses pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles:
En vain je voguerois sur l'Hébre impétueux,

Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes feux.
Quand, Pasteur d'un troupeau de l'ardente Lybie,
Dans ses sables brûlans j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux soufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.
Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne,
Aimons donc, rendons-nous à sa loi souveraine.
Bornons ici nos airs; Muses, sortons des bois,
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire :
Volez, portez aussi mes Vers à Lycoris ;
Ils plairont à Gallus; si d'elle ils sont chéris.
Que par eux cet Amant console sa tristesse :
Qu'il en pese le prix au poids de ma tendresse :
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps,
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printemps.
Retournons au bercail; c'est trop chanter à l'ombre ;
Partez, moutons, déja la campagne est plus sombre,
Les heures chez Thétis ont conduit le soleil,
Et la nuit fend les airs sur l'aile du sommeil.



ÉPITRE

SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage solitaire
Où malgré tout l'ennui du temps,
Les frimats, la neige, les vents,
Le foible jour qui nous éclaire,
La tranquille Raison préfere
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite & lourde atmosphere
Des paravents de la Cité;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austere & sauvage beauté
Des montagnes de Laponie:
Un bon Hermite confiné,
Dans sa cabane rembrunie,
Et par cette bise ennemie,
A son grand regret, détourné
Du charme d'occuper sa vie

Dès la renaiſſante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, ſon champ, ſa prairie,
Parcouroit par oiſiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux ſans nouveauté,
De phraſes ſans néceſſité,
Et de rimes ſans poéſie;
Et dans la belle quantité,
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne ſais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'Humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumiere féconde
Qui colore, embellit, feconde
L'heureuſe imagination;
Au lieu de fleurs & de gazon,
Ne découvrant de ſon pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés ſous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre & de nitre

Etendus jufqu'à l'horifon :
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La fombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'auroit guere imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obftiné,
Et fe donner les airs d'écrire.
Dans ce morne & pefant repos,
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers & nouveaux
Que baigne & pare de fes eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs & puiffans !
O prompte & célefte magie
D'un fouvenir vainqueur des ans !
Aux accens d'une voix chérie,
Qui peut tout fur fes fentimens,
Et qui fait parer tous les temps
Des rofes d'un heureux génie,
L'habitant défœuvré des champs,
A cru voir, pour quelques inftans,
Sa folitude refleurie
Briller des couleurs du printemps,
Et le rappeller à la vie,
A l'air pur des bois renaiffans.
Loin de la trifte compagnie
Des brochures & des écrans,

Affranchi de ſa léthargie,
Dans une heureuſe rêverie,
A Croſne il s'eſt cru tranſporté,
Croſne, ce pays enchanté
De la belle & ſimple nature,
De l'eſprit ſans méchanceté,
Du ſentiment ſans impoſture,
Et de cette franche gaité,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et ſi bonne pour la ſanté.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faiſoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaiſir que nul art n'apprête;
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune & brillante conquête;
Les vœux, les applaudiſſemens
Précédoient & ſuivoient leurs traces;
A leurs chiffres reſplendiſſans,
La Gloire uniſſoit ceux des Grâces,
Et du génie & des talens;
Et, ſous ſes auſpices fidelles,
Garantiſſant leur ſort heureux,
L'Amitié couronnoit leurs nœuds
De ſes guirlandes immortelles.
Un ſolemnel complimenteur,
Un long faiſeur d'épithalames,
Déploîroit ici ſa ſplendeur

En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains *de chaînes*, *d'ardeurs*,
De beaux destins, *de belles flammes* ;
Il viendroit traînant après lui
Son édition bien pliée
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galans innocens propos
Dont les chansonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux,
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux ;
Toutes leurs flammes si gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.
Le févere & mâle génie
Du sage & brillant Despréaux
S'indigneroit si l'ineptie
De tous ces vers de cotterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa Patrie,
Et, par des sons fastidieux,
Troubloit le charme & l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejettons nombreux,
Dans qui la Patrie & le Maître

Puiſſent en tout temps reconnoître
Des cœurs dignes de leurs ayeux!
A l'unanime & vrai ſuffrage
Et de la Ville & de la Cour,
Si du fond d'un ſimple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre & naïf hommage,
Parmi les lauriers & l'encens,
Les roſes, les myrthes naiſſans,
Dont les parfums & la parure
Entourent deux époux charmans,
La bonhommie, à l'aventure,
Vient mêler une fleur des champs,
Le ſymbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons, les vernis du temps,
L'eſprit des mots, l'enfantillage,
Les gaietés de tant de plaiſans,
Si facétieux, ſi peſans,
Le Sophiſtique perſifflage,
L'air ſingulier, les tons tranchans,
N'ornent point de leurs agrémens
Ce tribut d'un climat ſauvage.
Loin des tourbillons enchanteurs,
Du bel-eſprit & du ramage,
Loin des bons airs & de l'uſage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux ſens de ſon village,
De l'amitié, du radotage,

Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importans,
Ces miſeres du bon vieux temps,
Qui ſeroient l'abſurdité même,
Et d'un ridicule ſuprême,
Aux regards de nos élégans,
O vous! pour qui dans ces inſtans
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-temps,
Pardonnez-en la négligence;
Ne voyez que les ſentimens
Qui me tracent, malgré l'abſence,
Vos fêtes, vos enchantemens,
Et me rendent votre préſence.
Connoiſſant bien la sûreté
De votre goût ſans inconſtance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le ſtyle ſans importance,
Je vous livre avec aſſurance
Mon gaulois & ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je penſe,
Dans toute mon antiquité,
Que ſi, ſéduit par mon eſtime,
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit ſublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes Auteurs,

Je visois au style., aux couleurs,
A cette empyrique éloquence,
Au ton neuf, & sans conséquence,
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
Par cette foule vagabonde
De très-humbles admirateurs,
D'échos répandus à la ronde,
De perroquets littérateurs,
De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont répétant vers & prose,
Et d'autrui faisant les honneurs
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement;
Je craindrois insensiblement
Pour ma longue petite Epître,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.
Si ces riens courent l'Univers,
Et que par hasard l'on en cause;
Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose,
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pédans lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verds,
Et des oisons couleur de rose,

Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point Meſſieurs de la proſe ;
Si donc, élevés à l'honneur
D'une renommée éphémere,
Ces Vers ont le petit malheur
De ſubir le froid commentaire
De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraiſon altiere,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire ſera toute entière,
S'ils plaiſent au ſéjour charmant
Qui m'en dicta le ſentiment
Et les pare de ſa lumiere.



AU ROI

DE DANEMARCK.

TELEMAQUE, adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées,
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort;
Ainsi, dans le printemps de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette & l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du Sage,
Et les fatigues du Héros!
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos Etats fortunés;
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce Trône que vous parez.
Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre appanage,

En vain, grand Roi, vous desirez
Echapper au public hommage ;
En vain sous un nom emprunté,
L'ineffaçable Majesté
Veut se voiler & disparoître :
L'auguste & tendre humanité,
Les graces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement & le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre les Nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs & profonds
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnemens
De tant de rêveurs à systême,
Qui prônent en longs argumens
Que l'homme par-tout est le même,
Tous les Peuples sont différens ;
Chaque climat a ses nuances ;
Vos regards sûrs & pénétrans
En saisissent les différences :
Il n'est qu'un point dans ce moment
Qui les égale & les rallie ;
Oui, ces contrastes de génie

Et d'opinions & de goûts,
Prince aimable, s'éclipſent tous,
Quand on vous voit paroître & plaire
Et par-tout, ainſi que chez nous,
Tous les Peuples n'auront pour vous
Qu'un ſuffrage & qu'un caractere.

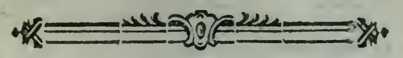


VERS

En réponſe à une Lettre de M. Vallier, ancien Colonel d'Infanterie, en date du premier Mai.

Non, ce n'eſt point l'éclat d'un nouveau jour,
Les oiſeaux ranimés, les fleurs & la verdure,
La renaiſſance enfin de toute la Nature,
Qui du printemps m'annoncent le retour;
Une Muſe aux Grâces fidelle,
Dans mes déſérts, parmi les frimats & les vents,
M'amene les plaiſirs qui volent autour d'elle;
Je vous vois & je vous entends,
Votre amitié ſe renouvelle,
Et voilà pour moi le Printemps.

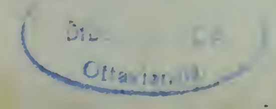
Fin du premier Volume.



TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce premier Volume.



FIN DE LA TABLE.

